

Institut de démobilisation

Ouest-France

Etudes préparatoires et matériaux variés,
destinés à la soirée comique qui se tiendra à
Rennes, le 12 juin 2009.

Juin 2009

« Le sable des illusions amères. » — **p. 5.**

« Et tout pour l'entreprise » (Mobiil) : quand *Ouest-France* s'adresse à la France (d'en bas). — **p. 8.**

Petite leçon de réalisme économique. — **p. 12.**

Vive la Fondation Kapo ! — **p. 17.**

« Nous » ? — **p. 19.**

Une dernière pichenette pour François-Régis Hutin. Critique de la critique des médias. — **p. 26.**

Extraits de : *Die „Lehrbuch-der-französischen-Journalistik“-KANTATE* — **p. 37.**

Lettre à Paul Hutin, fondateur de la dynastie des Lariflette. — **p. 40.**

—

Institut de démobilisation

Juin 2009

***Ouest-France* — Etudes préparatoires et matériaux variés, destinés à la soirée comique qui se tiendra à Rennes, le 12 juin 2009.**

<http://i2d.blog-libre.net>

i2d@no-log.org

2

L'Institut de démobilisation organisera, le vendredi 12 juin 2009 à Rennes, une grande soirée comique intitulée « Le meilleur des Hutin », entièrement consacrée aux productions du quotidien régional *Ouest-France* (cf. invitation en quatrième de couverture). Au cours de cette soirée, Jean-Baptiste Deslondes, de la *Comédie Française*, proposera une lecture des meilleurs éditoriaux de Jean Boissonnat, Paul Burel, François-Régis Hutin, Jeanne Emmanuelle Hutin et Jean-Yves Boulic, tout de même qu'un florilège de leurs plus belles feuilles sur la crise, la Démocratie, la fête, les pauvres et la grogne sociale.

Afin que cette soirée remporte le plus vif succès, afin également que chacun puisse y mettre un peu de lui-même, nous avons décidé de publier et de diffuser dès aujourd'hui cette brochure contenant quelques études préparatoires et des matériaux variés.

A l'issue du spectacle, vers vingt-trois heures trente, la scène sera ouverte à tous et nous cesserons d'y exercer le moindre contrôle : chacun pourra y monter et faire connaître, de la manière qui lui semblera la plus appropriée, le résultat de ses recherches et de ses constructions. Jusqu'au matin, voire au-delà, *Ouest-France* sera l'objet du spectacle.

—

Institut de démobilisation
Rennes, le 2 juin 2009

« Ainsi, chose étrange, pendant que Lucien entrait dans les rouages de l'immense machine du Journalisme, au risque d'y laisser son honneur et son intelligence en lambeaux, etc. »

Balzac, *Illusions perdues*.

« Le sable des illusions amères. »

—
N'en déplaise à Jeanne Emmanuelle Hutin, la devise de la France n'est pas « liberté, *équité*, fraternité », mais bien « liberté, *égalité*, fraternité ».

A deux reprises pourtant, et à seulement cinq jours d'intervalle (*Ouest France* des 2 et 7 janvier 2007), elle a préféré employer la première expression plutôt que la seconde ; et ce au moment de parler de l'avenir incertain du pays. « *Construisons donc l'avenir, non pas sur le sable des illusions si amères et décevantes, lorsqu'elles se dissipent ; mais sur le roc de la réalité, en étant animés par un esprit de liberté, d'équité et de fraternité.* »* « *A quelques mois de la présidentielle, les citoyens devraient prendre davantage conscience du fait que vivre en démocratie ne se réduit pas à partager des richesses mais d'abord à développer un art de vivre ensemble fondé sur les valeurs de liberté, d'équité et de fraternité.* »** Faut-il s'étonner de cet impair ? Et impair y a-t-il ?

La définition de l'*équité* (comme sûreté du jugement dans l'appréciation de ce qui est dû à chacun) fait intervenir le concept de « mérite » et donc celui de « responsabilité », tous les deux absents de la définition de l'*égalité*. Non plus « la même chose pour tous » mais « à chacun selon son dû ». Voilà sans doute ce qui permet à l'éditorialiste d'affirmer que les valeurs de liberté, d'équité et de fraternité « *permettent à chacun de prendre sa vie en main, de développer ses talents, de recueillir le fruit de ses efforts* ».** On reconnaît ici le refrain libéral, à peine masqué : « If you fail, it's your fault ! » Et cette « liberté de tous »** que J. E. HUTIN appelle finalement de ses vœux est-elle autre chose que la simple liberté *d'entreprendre*, seule capable de « *renover la France pour qu'elle devienne capable d'innover et de prospérer dans le grand vent qui se lève* » ?** Car « *la passivité s'étend à mesure que l'initiative est entravée et découragée de mille manières* ».** Aux Français donc de faire le bon choix : « *le sens de leur responsabilité, le travail et l'effort sans lequel rien de grand ni de solide ne peut se construire.* »*

Sur le banc des accusés : les « *administrations coûteuses, trop lourdes et peu efficaces* »*, « *ceux qui jouissent d'une certaine sécurité et recherchent pourtant une meilleure situation matérielle* »* (sus aux fonctionnaires !) ainsi qu'un « *pays qui vit au-dessus de ses moyens* »*. Rien de bien nouveau sous le soleil libéral. Pas un mot sur les bénéfiques records des patrons du CAC 40 et des courtiers de Wall Street, sur les inégalités qui se creusent, sur le réchauffement de la planète ; autant de thèmes obligés pour quiconque se hasarde à faire un peu de prospective.

Que J. E. HUTIN ne vienne pas prétendre encore qu'elle se base sur des études dont les conclusions restent « hors de toute idéologie »*.

—

* (02/01/07)

** (07/01/07)

« Nous ne nous préoccupons pas assez de l'économie ni de la croissance, conditions et moteurs de tout progrès social. »
E. Pisani, *Ouest-France*, 01/03/07.

« Et tout pour l'entreprise » (Mobiil) : quand *Ouest-France* s'adresse à la France (d'en bas).

—

Dans l'article « Réformer, c'est possible ! Voici comment... » (*Ouest-France* du 20-21/01/07), Jeanne Emmanuelle Hutin déplore : « *La politique de l'autruche mine la cohésion sociale et compromet la croissance. L'Institut de l'Entreprise interpelle les candidats.* » Ce mystérieux Institut, présenté comme un « *groupe de réflexion indépendant des syndicats et des partis* », vient en effet de publier un ouvrage aux éditions Robert Laffont : *C'est possible ! Voici comment...* Et Jeanne Emmanuelle de donner la parole à Michel Pébereau et Bernard Spitz, les coordonnateurs de l'ouvrage. « [...] constate Michel Pébereau » ; « *Michel Pébereau est scandalisé [...]* » ; « [...] poursuit Bernard Spitz » ; « [...] pense Michel Pébereau » ; « [...] poursuit Michel Pébereau » ; « [...] pense Bernard Spitz » ; « [...] appelle Michel Pébereau ».

J. E. Hutin oublie pourtant de préciser que l'*Institut de l'Entreprise* en question est un « think tank » libéral, fondé en 1975 par François Ceyrac, Jean Chenevier, François Dalle et une trentaine de grands groupes, poursuivant deux objectifs : « *contribuer à alimenter la réflexion des chefs d'entreprise sur les enjeux économiques et sociaux et promouvoir auprès du plus grand nombre l'idée que l'entreprise joue un rôle fondamentalement positif dans la société* »¹. Jean-Pierre Boisivon, délégué général de l'Institut constate ainsi : « *La France a beaucoup d'atouts, mais elle en gâche une partie par une mauvaise gestion. Le problème est en réalité la gestion de la sphère publique.* »² On compte parmi les membres de l'*Institut de l'Entreprise* les plus grands groupes français : *Accor, AGF, Alstom, Arcelor, Areva, BNP Paribas, Carrefour, le Crédit agricole, EDF*, etc. — et jusqu'au MEDEF !³ J. E. Hutin oublie encore de nous dire que Michel Pébereau est lui-même l'ancien PDG de *BNP Paribas*, aujourd'hui Président du conseil d'administration de cette société ; de même que de présenter Bernard Spitz, ancien directeur de la

¹ Cf. *Think* n°2, la revue de l'Observatoire Français des Think Tanks : www.oftt.org Pour une analyse détaillée de ces « boîtes à idées », cf. Institut de démobilisation #2, *Think tanks*, disponible sur notre dépôt Internet.

² Ibid.

³ Pour une liste complète, cf. www.institut-entreprise.fr

stratégie chez *Vivendi Universal*, fondateur de *BSCconseil*, une société de conseil en stratégie et en communication, et directeur à la Direction générale de *Canal +*. Il est par ailleurs le secrétaire général de *En temps réel*, autre « think tank » fondé par des jeunes membres de la Fondation Saint-Simon après sa dissolution en 1999 et financé exclusivement par des fonds privés.⁴ Or *En Temps Réel* vient de publier (octobre 2006) un cahier sur le thème « Presse et Internet — Une chance, un défi : enjeux économiques, enjeux démocratiques » rédigé par... Antoine de Tarlé, Directeur Général Adjoint de *Ouest-France* et patron des activités multimédia du groupe (également ancien directeur général adjoint de TF1).⁵

Ces présentations préliminaires auraient été d'autant plus bienvenues que J. E. Hutin redonne la parole à ces deux compères dès le lendemain, dans un article plus long, agrémenté de beaux graphiques, intitulé : « Non, les Français n'ont pas toujours peur des réformes » (OF, 21/01/07). Il y est question cette fois d'un « sondage pour l'Institut de l'Entreprise » qui montrerait que les personnes interrogées « adhèrent au principe de réformes de grandes ampleur », d'une certaine « commission Pébereau » et de l'ouvrage présenté dans l'article de la veille. Une fois encore « Bernard Spitz insiste [...] » ; « Michel Pébereau appelle [...] » ; etc. De *BNP Paribas*, de *Vivendi Universal*, de *BSCconseil*, de *Canal +*, des grands groupes qui financent à la pelle l'Institut de l'Entreprise et *En temps réel*, du MEDEF, pas un mot.

Mais surprise, le lendemain encore, c'est notre ami Bernard Spitz qui a le grand honneur de pouvoir s'exprimer dans l'encart éditorial du quotidien. Son « point de vue » s'intitule cette fois : « Les jeunes ne paieront pas ! » Présenté sobrement comme « auteur de *Le papy-krach* (Editions Grasset) », nulle mention n'est faite de ses activités militantes aux côtés des patrons du CAC 40. La question que se pose Spitz est la suivante : « Comment un pays endetté, qui vieillit et dont la population active va diminuer, pourra-t-il durablement financer son système de protection sociale déjà lourdement déficitaire ? » Il y a ici comme un écho de quelques récents éditoriaux de Jeanne Emmanuelle elle-même : « [...] rénover la France pour qu'elle devienne capable d'innover et de prospérer dans le grand vent qui se lève [...] », « [...] tout cela révèle que le pays doit se transformer [...] », « [...] les réformes qu'il faut avoir le courage d'accomplir pour rester dans le mouvement du développement [...] » (02/01/07). Mais est-ce aux travaux de l'Institut de l'Entreprise, de *En temps réel*, ou aussi bien du *Cercle des économistes*, de la *Fondation Concorde* ou de l'Institut Montaigne qu'elle pense lorsqu'elle constate : « Face à la gravité de la situation, beaucoup

⁴ Cf. *Think* n°1, la revue de l'Observatoire Français des Think Tanks : www.oftt.org

⁵ Cf. <http://en.temps.reel.free.fr/cahiers.htm> Parmi les membres du conseil d'orientation de *En temps réel*, on trouve Pascal Lamy, directeur général de l'OMC et Jean-François Rischard, ancien vice-président de la Banque Mondiale.

d'études ont été réalisées. Leurs conclusions sont bien connues : elles indiquent, hors de toute idéologie, les réformes qu'il faut avoir le courage d'accomplir [...]. » Hors de toute idéologie ? Papa pourtant avait bien quadrillé le terrain. Les 20-21 janvier encore, rendant compte de la frilosité de la France et de son nombrilisme que lui reprochent tous les pays européens : « *Voilà ce qu'on peut entendre à Paris, dans des rencontres internationales où s'expriment diverses organismes, associations, fondations.* »

Sur ces études, sur ceux qui les commandent, sur ces rencontres internationales à Paris et ceux qui y assistent, sur ces organismes, associations, fondation qui s'y expriment, on n'en saura pas beaucoup plus. Mais qu'il suffise peut-être de parler d'« Institut », de « Fondation », de « groupe de réflexion », de « sondage », de « rapport », de « commission », d'« études » ou de « rencontres internationales où s'expriment diverses organismes » ; ou même simplement de « Paris » et le tour est joué. Pas besoin d'en dire davantage. Les lecteurs de *Ouest-France*, conditionnés depuis leur prime jeunesse, hochent benoîtement la tête et retournent aux labours. Leur sort est entre de bonnes mains.

« [Les jeunes] sont désorientés et inquiets. Ils ne comprennent pas bien le monde moderne. Ils manquent des bonnes clefs pour lire et entrer dans la réalité économique, sociale et géopolitique du monde. Cela pose la question de l'avenir de notre pays. Quelle société peut se développer si la majorité de ses membres renonce à ses capacités d'initiative, d'entreprise, d'invention et de recherche ? »

J. E. Hutin, *Ouest-France*, 26/08/07.

Petite leçon de réalisme économique.

—

Le quotidien *Ouest-France* fait preuve d'un grand sens de la pédagogie quand il s'agit d'expliquer l'économie contemporaine à ses lecteurs. Sans jamais céder à la complaisance, ses éditorialistes s'efforcent de décrire les rouages et les enjeux du libéralisme mondial avec tout le discernement et l'impartialité qui les caractérisent... Au point de nous vanter les mérites d'un monde à l'envers dans lequel ce sont les plus fortunés qui souffriraient de l'exclusion, pendant que la France d'en bas devrait se réjouir de prendre part à la guerre économique !

L'intérêt, Général !

Enseigner le réalisme économique est d'autant plus nécessaire aujourd'hui que, contre tout bon sens, « *les français n'aiment pas le libéralisme* » (1) ! Mais cette « *réticence française à l'égard de l'économie de marché* » (1) trouve son origine dans une certaine mécompréhension de ses principes. En effet, les Français « *n'ont jamais compris que, dans les sociétés humaines, dominées par des excès de violence, il fallait parfois ruser avec notre nature pour canaliser cette violence* » (1). Qu'il suffise alors à nos preux journalistes de combler cette lacune pour que ceux-là cessent aussitôt de boudier les lois du marché.

Car « *le libéralisme économique repose sur la liberté des échanges et sur l'idée que l'intérêt général se réalise mieux par le détour de la composition des intérêts individuels que par la volonté d'une autorité centrale. Autrement dit, et paradoxalement, la mise en œuvre des égoïsmes individuels serait la meilleure condition de la réalisation de l'intérêt général* » (1). Ouf, l'intérêt général est sauf ! Mais à quel genre d'intérêt général la mise en œuvre des égoïsmes individuels peut-elle bien conduire ? « *Les citoyens devraient prendre davantage conscience du fait que vivre en démocratie ne se réduit pas à partager des richesses.* » (2) Non, le libéralisme n'a pas vocation à *partager* des richesses, mais il est en revanche « *le meilleur système pour produire et diffuser de la richesse* » (1). La fête est finie. Intérêt général rimera désormais avec croissance économique et libre circulation des capitaux.

Plaidoyer pour la guerre économique.

Mais pourquoi faudrait-il que la France s'efforce seulement de produire et diffuser des richesses, plutôt que de veiller aussi à les partager ? Parce que « *l'économie mondiale [est] soumise au rouleau compresseur de la*

mondialisation » qui l’assimile à « *une guerre de mouvement* » (3). « *Joug de la mondialisation* », « *combats* », « *concurrence internationale* » (3) : l’économie contemporaine, c’est la guerre ! Et dans un tel contexte, il est nécessaire de mettre toutes les chances de son côté pour rester du côté des vainqueurs. Car « *la naïveté que l’on pourrait se partager sereinement le gâteau grandissant de l’économie mondiale est battue régulièrement en brèche* » (3). Se battre pour rester dans la course ou mourir, voilà le contexte économique mondial que les éditorialistes de *Ouest-France* veulent nous vendre.

Sauf que la France peut d’autant moins livrer bataille qu’elle est « *en retard* » (4) en matière de réformes, et qu’elle retarde toute l’Europe derrière elle. Les experts européens n’en finissent plus de fustiger « *le nombrilisme français* » (4), « *ce pays [qui] est sur le retrait et non sur l’avancée* » (4), « *les Français qui ont tendance à se réfugier derrière une ligne Maginot où ils restent entre eux* » (4). Frilosité, timidité, peur de l’avenir : le pays à mauvaise presse chez ses voisins de l’Union. Car la guerre est rude et « *seul dans le monde, aucun des pays européens, et pas plus la France que les autres, ne peut faire le poids désormais* » (4). D’autant plus que la menace se précise : « *Fortes d’une boulimie mondialiste sans retenue, dotée d’une armée de 300 000 ingénieurs qu’ils déversent chaque année sur le marché, la Chine et l’Inde se préparent à nous concurrencer sur tous nos points (supposés) forts.* » (3) Pour faire face au péril jaune, la France doit mobiliser ses troupes et les envoyer au front — sous peine d’être mise définitivement hors jeu, car « *le monde ne nous attendra pas* » (5).

Heureusement, « *il n’y a pas de fatalité* » (6). « *Le déclin [...] n’est pas inéluctable à condition d’engager le changement de la réforme partout où cela est nécessaire* ». (6) Il n’est pas encore trop tard pour pouvoir terrasser l’ennemi, quand bien même cela exigerait le sacrifice de quelques conscrits. « *“Vive la réforme !” donc.* » (8) Car « *le pays doit se transformer* » (5) au plus vite. Il est plus que jamais temps de « *rénover la France pour qu’elle devienne capable d’innover, [...] de prospérer dans le grand vent qui se lève* » et de « *rester dans le mouvement du développement* » (5). Autrement dit, entamer une véritable politique de réformes libérales pour ne pas se laisser écraser par « *la concurrence chinoise* » (3) toute-puissante.

Haro sur les privilèges !

Car le système français est moribond. « *La passivité s’étend à mesure que l’initiative est entravée et découragée de mille manières. Des fraudes inadmissibles minent des administrations coûteuses, trop lourdes et peu efficaces...* » (5) « *En même temps, nous croyons que la France est une sorte de sanctuaire social [...]. Mais comme le disait un étranger participant à une réunion publique en France “votre système social français est la plus avantageux de monde, mais vous ne pouvez pas le payer !”* » (6) Dès lors,

pour faire face à la menace mondiale qui se profile, il faut réconcilier les Français avec « *le sens de leur responsabilité, le travail et l'effort sans lequel rien de grand ni de solide ne peut se construire* » (5). Il faut en-tre-prendre ! Avec pour seules consignes de faire le plus d'économies possibles d'un côté et de produire le plus de richesses possibles de l'autre. Faute de quoi le pays risque d'être le théâtre permanent d'OPA toujours plus hostiles. « *La France [en effet] n'a plus vraiment d'emplois et de secteurs sanctuarisés dans des chasses gardées, à l'abri de la concurrence internationale.* » (3) Voilà pourquoi « *les fusions acquisitions sont parfois douloureuses* », « *elles peuvent échouer* » (3).

Mais il ne faudrait pas en conclure que ces fusions acquisitions sauvages sont mauvaises en soi. De la même manière, « *la volonté toute puissante [des actionnaires]* » (3) n'est ni bonne ni mauvaise. Il serait vain de vouloir reprocher au libéralisme « *ses tares morales ou politiques* » (1). Car les fusions acquisitions « *participent aussi à la réussite de l'entreprise France* » (3). Elles ne sont donc douloureuses que lorsqu'elles ne se font pas au bénéfice de notre propre pays. Pour éviter que les Chinois et les Indiens ne nous écrasent, écrasons-les les premiers ! Mais à condition seulement d'en donner les moyens à nos grandes entreprises. A condition donc de libéraliser et déréguler notre économie. « *Il n'est pas trop tard pour aider à faire émerger de nouveaux champions du monde. Mais ça urge, mais ça demande plus de détermination [...]. Parce que les champions franco-français, il faut bien le dire, ne sont plus à la mesure des débats (combats).* » (3)

Dès lors, « *c'est maintenant qu'il faut agir* » (5). Mais « *s'il est compréhensible de rechercher son intérêt personnel, en démocratie, une question se pose : cet intérêt particulier est-il compatible avec l'intérêt de tous ? Le satisfaire prépare-t-il l'avenir de tous ou au contraire le compromet-il ?* » (2) Si l'entreprise France veut créer suffisamment de richesses pour faire face aux agressions des dragons d'Asie, il est nécessaire que les français (et en particulier les fonctionnaires) renoncent à leurs avantages sociaux, qui sont autant de freins à sa compétitivité. « *L'Etat nous a appris à tout attendre de lui. Nous réclamant de droits acquis, nous nous comportons en assistés.* » (8) Droit du travail, salaires minimums, allocations chômage, régimes spéciaux, services publics, retraites : haro sur les privilèges ! Objectif : attirer les investisseurs en réduisant le coût du travail en France en-dessous de son niveau chinois. Comment les foules pourront-elles survivre dans ce contexte ? A chacun « *de prendre sa vie en main, de développer ses talents, de recueillir le fruit de ses efforts* » (2). Car il est nécessaire que chaque Français entre dans l'arène et participe lui-même à ce grand élan de création de richesses ; plutôt que de s'en remettre toujours à un Etat Providence archaïque qui « *vit au-dessus de ses moyens* » et « *dépense ce qu'il n'a pas gagné* » (5).

L'argent ne fait pas le bonheur.

Qu'on le veuille ou non, il faudra donc se serrer fermement la ceinture. Car affrontement économique oblige, les caisses de l'Etat seront tout entières destinées à soutenir l'effort de guerre. De toute façon, « *l'argent, dit [...] la maxime, n'a jamais fait le bonheur* » (7). Au contraire même. Alors que « *celui qui n'a rien aspire à quelques chose* », « *celui qui a tout sait qu'il lui manque souvent l'essentiel* » (7). Vive la pauvreté ! « *Trop d'argent isole et occasionne des méfiances et des soucis.* » (7) Et de toute façon, comme le montre « *la morale du Laboureur et ses enfants : la richesse ce n'est pas le trésor que l'on cherche, mais la peine qu'on se donne pour la trouver* » (1). La richesse, c'est bien connu, ce ne sont pas les salaires ; c'est le travail et l'effort, c'est la course à la performance économique, c'est la ren-ta-bi-li-té ! « *Ce que recherchent les hommes, c'est moins l'augmentation de la richesse, ni même son partage, que l'harmonie qui se crée autour d'un projet commun* ». (7) C'est moins l'augmentation du pouvoir d'achat ou de la solidarité nationale que cette mobilisation générale pour tenir tête à l'Empire du soleil levant. La guerre pour l'excellence économique : voilà de quoi donner un peu de sens à la vie de tous ces régiments de travailleurs pauvres.

Pour les autres, pour ceux qui souffrent d'avoir trop d'argent, « *il faudrait stimuler [le] besoin de générosité, encourager l'altruisme et l'économie du don* ». (7) « *Mais le don volontaire peut-il s'opérer dans une société qui fait fuir à l'étranger les plus fortunés d'entre eux ?* » (7) Il est urgent de réformer le système fiscal pour permettre aux plus riches de donner aux plus pauvres. « *On peut condamner l'argent "qui corrompt" ; on peut aussi demander aux riches d'orchestrer la contagion de l'altruisme. Car ceux qui sont riches en biens n'ont pas moins besoin de liens et de reconnaissance pour donner à leur vie sons sens humain.* » (7)

En plus de l'honneur que représente pour eux le sacrifice de leurs droits sociaux au nom de ce grand effort de développement national, les plus pauvres seront heureux d'apprendre, en ces temps glorieux, qu'ils permettent aux plus fortunés de mener des vies pleines de sens.

—

(1) « Les Français et le libéralisme », J. Boissonnat, 08/02/07.

(2) « Retrouver l'esprit de démocratie », J. E. Hutin, 07/02/07.

(3) « Un concentré de mondialisation », P. Burel, 14/02/07.

(4) « Le monde n'attend pas », F.-R. Hutin, 20-21/01/07.

(5) « 2007 : courage et lucidité », J.E. Hutin, 02/01/07.

(6) « plus de vérité et d'exigence, moins de promesses », F.-R. Hutin, 24-25/02/07.

(7) « Richesse de biens, pauvreté de liens », M. Godet, 19/01/07.

(8) « Vive la réforme ! », E. Pisani, 01/03/07.

« Pendant que l'Europe patine, nous, Français, nous nous délectons de nos petites querelles. Il faut tout de même savoir que le monde n'attend pas : il va. »

F.-R. Hutin, *Ouest-France*, 20-21/01/07.

Vive la Fondation Kapo !

On apprenait le 24 janvier 2007, par l'intermédiaire du quotidien *Ouest-France*, que la *Fondation Saint-Cyr* « est désormais reconnue comme établissement d'utilité publique » (décret du 23 décembre 2007). Cette fondation a été créée pour apporter aux écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan (Morbihan) un surplus de capitaux privés leur permettant de développer l'enseignement et la recherche. Selon *Ouest-France* : « Lancée en novembre 2004 et dotée d'un capital de 2,5 millions d'euro, cette structure rassemble dix-sept membres fondateurs : DCI International, le ministère de la Défense, Doux, MBDA, Lafuma, Axa, la française des placements, la DGA, le Conseil général du Morbihan, Renault Trucks, GTB Construction, Total, Sagem, CFAO, PPR, Suez et Ouest-France [sic]. » Mais quel type d'enseignement et de recherche cette Fondation a-t-elle vocation à développer ? Le site Internet de Saint-Cyr précise : « La relation de l'entreprise avec une fondation de recherche et de formation ne s'inscrit donc pas dans une relation de "bonnes œuvres" ; elle est un mécénat d'échange. » (1) Il faut se rendre sur le site Internet du Ministère de la défense pour savoir ce que les écoles militaires de Saint-Cyr Coëtquidan proposent aux grandes entreprises en échange de leurs espèces sonnantes et trébuchantes : la « formation au commandement » ! Ainsi, dans la plaquette de présentation de la Fondation se trouvent exposées les « implications de la Fondation Saint-Cyr pour votre entreprise » dans lesquelles on trouve pêle-mêle : « Aider vos managers à mieux appréhender les exigences du rôle de décideur ; permettre à vos managers d'élargir leur "palette" de styles de management et solidifier leur aptitude à commander ; permettre à vos managers de bénéficier de l'expertise de l'armée de terre. » (2) Plus loin : « Les entreprises veulent des managers leaders. [...] Adaptabilité, prise de décisions, gestion du stress et des crises... Des compétences essentielles que seule Saint-Cyr enseigne formellement. » La Fondation propose dès lors des « séminaires de formation et de motivation des cadres : formation à l'exercice de l'autorité, réflexion éthique, team building sous stress, initiation à la stratégie, gestion du risque... » (2) ; « formation au commandement, gestion du stress en situation paroxystique ». (1) Il n'en fallait pas plus pour donner un coup de fouet salvateur à l'esprit d'entreprise endormi des Français. François-Régis Hutin applaudit.

(1) <http://www.saint-cyr.org/>

(2) <http://www.st-cyr.terre.defense.gouv.fr/>

« Certains n'hésitent pas à aviver les craintes dans le but de maintenir leur influence. Pour parvenir à leurs fins, ils propagent rumeurs et fausses informations, ouvrant la porte au mensonge et à la violence qui sapent les fondements de la Démocratie. »

J. E. Hutin, *Ouest-France*, 04/01/09.

« Nous » ?

—

I.

« *Nous, simples citoyens, vont-ils répétant.* »
Ch. Péguy⁶

Editorial de *Ouest-France Dimanche*, de ce jour (4 janvier 2009) :
« Construire l’avenir », par Jeanne Emmanuelle Hutin. Incipit : « *Nous sommes tellement habitués à la Démocratie, qu’elle semble indestructible. Or, elle doit se construire inlassablement. C’est encore plus vrai en ce temps de crise qui annonce de profonds changements dans nos rapports avec les autres continents. Nous réalisons que nous avons été aussi imprévoyants que les cigales de La Fontaine en préférant développer nos loisirs et en négligeant les efforts indispensables pour rester dans la course du monde. Alors que la faim, la guerre et la maladie déciment des peuples entiers, nous nous imaginons arrivés “au paradis de la consommation”. Et nous nous sommes endormis [...]* ». Le nom des responsables suit aux paragraphes suivants : la « fonction publique », la « bureaucratie », trop peu aptes à s’adapter.

Pour Mme Hutin, la cause de « notre » faiblesse (qui est « nous » ?), de « notre » inefficacité, de « notre » déclin, est « notre » paresse : « nous » ne travaillons pas assez. Voilà la vraie et grande cause, selon Mme Hutin, de tous nos malheurs... Or, c’est exactement le contraire qui est vrai : nous travaillons beaucoup trop. Et notre travail excessif détruit la nature, exacerbe les inégalités et la violence entre les hommes, il nous oblige à consommer les « fruits » abjects et sales de nos productions qui, pour survivre, doivent s’amplifier, s’emballer sans cesse ; notre travail excessif rend malheureux celui qui travaille et ne sait plus quand vivre, ni comment ; il rend dépendant et malheureux qui n’a pas d’accès au travail et tombe dans la pauvreté ; ou dans la honte d’être l’assisté du système (honte qu’inculquent au quotidien, et jusqu’au dimanche, les quotidiens du type d’*Ouest-France*). Notre travail détruit.

Dans cet éditorial, rien n’est distingué, tout se mêle, tout est traité dans le même temps et dans le même brouillard : pays riches et pays pauvres (dans la même phrase, la famine et la consommation), employeurs et employés, gouvernants et gouvernés. Il est question d’un « nous ». Or, entre Mme Hutin qui écrit son éditorial et ses lecteurs, il n’y a pas de « nous »

⁶ « De la raison », in *Œuvres en prose* (1898-1908), 1959, p. 419.

possible – hormis celui du plus bas nationalisme. Nous, Français, Mme Hutin ? Nous, Européens ? Européens du Schengen ?⁷ Que *nous* travaillions toujours plus est sans doute dans *votre* intérêt ; en aucun cas dans le *nôtre*. Si c'était là notre intérêt, nous irions au travail joyeux et vous n'auriez pas à répéter hurlant qu'il nous faut travailler plus, que le travail est une valeur. Vos éditoriaux sont tous à lire comme le texte de votre peur. Quand vous nous dites : « il faut travailler plus », il nous faut donc lire la peur que, contre votre intérêt, et dans le nôtre, nous nous mettions à travailler moins, ou plus du tout. Quand vous nous dites : « Le travail est une valeur », il nous faut lire votre peur que, contre votre intérêt, et dans le nôtre, nous nous mettions, sérieusement, à en douter et commençons d'en tirer quelques conséquences simples⁸.

Mais c'est la fin de l'éditorial qui livre l'intention véritable du papier ; et nous la lirons avec ce même précepte de méthode : la recherche de *votre* peur. D'ailleurs nous ne sommes même pas certains que cette intention, chez quelqu'un comme J. E. Hutin, soit consciente : quelqu'un de conscient maquillerait mieux qu'elle ne le fait et nous la voulons croire de bonne foi : *« En cette période cruciale de notre Histoire où se joue notre avenir ou notre déclin, il ne faut pas céder à la peur, si mauvaise conseillère. Il faut au contraire, fortifier les assises de la Démocratie en faisant preuve de responsabilité, en refusant d'aviver l'inquiétude et l'esprit de violence. Il s'agit d'entrer dans le jeu du débat démocratique qui exige honnêteté, recherche de la vérité et du Bien commun. Alors nous deviendrons capables de construire l'avenir. »*

L'intention, consciente ou non : appeler au calme, rappeler à l'ordre, condamner *a priori* toute violence⁹. C'est la crise, mais tout va bien. Nous sommes en Démocratie. Surtout, du calme. Surtout pas de voitures brûlées, surtout pas de grève, surtout pas de mouvement social, surtout ne faites rien, il fait froid cet hiver, surtout restez chez vous... L'éditorial, après avoir brandi les mots inquiétants de crise, de déclin, d'inefficacité, etc., se referme comme

⁷ Ce « nous » qui doit pousser aujourd'hui les Français à la guerre économique contre la Pologne ou la Chine, ce nous qui les avait jetés, naguère, dans les tranchées de 14 ; pendant qu'un « *wir* » en jetait d'autres par le front opposé. (« *Für den Graben, Mutter, für den Graben* »). Et les industriels faisaient marcher leurs machines ; et les propriétaires de journaux faisaient tourner leurs rotatives, vendaient des journaux où on lisait : « nous », « nous qui nous battons »... [*c'est en raison de ce genre de mise au point, nécessaire sans doute mais affligeante, que nous nous sommes sentis, penauds, comme obligés d'ajouter à ce texte le post-scriptum qui le suit*].

⁸ A ce sujet, voir : Institut de démobilisation, « De la destruction du travail, accomplie à l'époque de sa plus grande ampleur. (Thèse annexe aux « Thèses sur le concept de grève ») », texte disponible dans le dépôt de l'Institut : <http://i2d.blog-libre.net>.

⁹ Un licenciement de 500 ouvriers n'est jamais qualifié d'« acte violent » par les « journalistes » d'Ouest-France ; l'incendie d'une automobile, toujours. L'un concerne des vies humaines (des familles, des destins, etc.) ; l'autre, de la tôle nuisible.

il avait commencé : sur le mot apaisant, bêtifiant, de Démocratie, par quoi tout est toujours cerné, désamorcé. Adressé aux lecteurs de *Ouest-France* (petit peuple¹⁰), ce mot Démocratie, mis en majuscule, appuyé sur l'autorité grecque par une citation d'Euripide, veut dire (c'est ce qu'on comprend dès qu'on fait le travail de séparation du *nous*, dès qu'on dégage en lui une ligne de partage entre un vous et un nous véritables) : « Calmez-vous, endurez... Nous nous occupons de vous, nous sommes en Démocratie... Retournez au travail, ne vous mêlez pas de politique (c'est très complexe, trop pour vous), rentrez chez vous, tout est sous (notre) contrôle... Il fait froid, c'est la crise, ne vous aventurez pas au dehors... Ce n'est pas dans notre intérêt que quoi que ce soit change... ». *Notre intérêt ?*

II.

Berlin, mars 1930.

*Ihr sollt die verfluchten Tarife abbauen.
Ihr sollt auf euern Direktor vertrauen.
Kein Betriebsrat quatscht uns herein,
wir wollen freie Wirtschaftler sein!
Keine Kartelle in unserm Revier!
Ihr nicht, aber wir!*

*Wir bilden bis in die weiteste Ferne
Trusts, Kartelle, Verbände, Konzerne.
Diktieren die Preise und die Verträge —
kein Schutzgesetz sei uns im Wege.
Gut organisiert sitzen wir hier,
Ihr nicht, aber wir!*

*Wir brauchen euch einzeln. An die Gewehre!
Das ist die neuste Wirtschaftslehre.
Vorbildlich wirken für unsere Idee
die Offiziere der alten Armee,
die Stahlhelm und die Hitlerleute
So war es gestern, so ist es heute.
Und wisst ihr was gespielt wird hier ?
Ihr nicht, aber wir !*

¹⁰ Celui qu'on traite comme tel, celui dont on présume que sa sagesse est contenue entière dans les fables de La Fontaine (ici, « La cigale et la fourmi ») et des proverbes du dictionnaire (ici : « La peur est mauvaise conseillère ») ; celui auquel on s'adresse comme à des enfants, des faibles d'esprit ; celui qu'au quotidien, on s'efforce d'éduquer.

Nous citons le texte de Kurt Tucholsky, tel que tronqué et légèrement modifié par Hans Eisler, lorsqu'il le mit en musique dans les années 50. Le texte est paru le 4 mars 1930, dans le numéro 10 de la *Weltbühne*, sous le titre : « *Die freie Wirtschaft* », soit : « *La libre économie* ». Si nous mettons des guillemets autour du mot *journaliste*, quand nous parlons des Hutin, d'Ouest-France, etc., c'est parce que nous n'oublions pas qu'il a existé, même aux temps les plus durs, et qu'il existe, même aujourd'hui, des journalistes munis de courage ; ceux-ci savent que le début du métier, son honnêteté première, consiste dans l'usage probe des pronoms personnels : je, nous, vous, ils, on, etc. C'est pour eux que sont les guillemets que nous mettons sur vous ; que votre besogne, tellement basse, n'entache pas leur métier, ni le nom de leur métier. C'est pour eux qu'est ce texte. Nous ferons prochainement le pèlerinage de Suède : nous ne voyons pas mieux sur la tombe de Tucholsky à Gripsholm, pas de plus beau feu pour lui, que d'enflammer quelques pages d'*Ouest-France* qu'on aura, pour lui, apportées de France tout exprès.

III.

Au cœur de l'éditorial, Mme Hutin dévoile sa cible véritable : mais elle ne la qualifie pas, reste floue, écrit seulement : *certains*. « *Certains n'hésitent pas à aviver les craintes dans le but de maintenir leur influence. Pour parvenir à leurs fins, ils propagent rumeurs et fausses informations, ouvrant la porte au mensonge et à la violence qui sapent les fondements de la Démocratie.* » Mme Hutin rappelle cette jeune névrosée, prise par la souffrance, qui s'adresse à ses proches venus lui rendre visite : « Vous êtes des malades, vous êtes psychiquement malades... Je veux que vous consultiez un psychiatre. » Qui « *avive les craintes* », Mme Hutin, sinon Ouest-France, jour après jour ? Qui fait la vie des gens petite, résignée, sans désirs ? Qui leur apprend à supporter la vie médiocre, le travail abject-servile et la consommation ? Qui leur enseigne, par la peur, la soumission la plus vile ? Qui a de « *l'influence* » à maintenir, Mme Hutin, sinon Ouest-France et son million de numéros vendus chaque jour ? Qui ouvre « *la porte au mensonge et à la violence* » en tâchant de faire accepter aux gens un système inacceptable, en les accommodant au malheur, à l'indignité, sinon Ouest-France, jour après jour ? Qui quotidiennement « *sape les fondements de la Démocratie* », Mme Hutin, sinon Ouest-France en parlant au peuple comme on parle à des simples d'esprits, faisant tout pour désengager les gens des véritables problèmes politiques, en leur expliquant qu'ils n'ont qu'à être de bons travailleurs, consommer avec soin, et surtout faire confiance à qui les dirige, et dire oui, toujours, aux réformes nécessaires ? Ce modèle est le contraire exact de la démocratie : la démocratie est l'appropriation de la politique par tous. La démocratie, c'est le travail délaissé pour prendre le temps d'organiser la vie en commun, une vie plus juste. C'est exactement le contraire de ce qu'Ouest-France, chaque jour, écrit dans ses pages – et

pourtant, chaque jour, Ouest-France ose employer le mot de Démocratie et l'employer comme un slogan. Un slogan pour quoi faire ? Un slogan pour appeler au calme... un slogan pour empêcher la démocratie de venir, un slogan pour empêcher la démocratie, ici ou là, de se faire. La « Démocratie », quand elle apparaît dans *Ouest-France* et elle y apparaît sans cesse, est toujours barrage à la démocratie véritable. Car celle-ci n'est pas un slogan, n'a pas besoin de majuscule ni de thuriféraire ; elle est un processus ; elle a seulement besoin qu'on la fasse ; c'est-à-dire : que nous tous la fassions.

Maintenant, nous allons réécrire ci-dessous votre phrase, Mme Hutin. De mensongère, d'idéologique, nous l'allons rendre beaucoup plus vraie en remplaçant le « certains »¹¹ par : « les éditorialistes Hutin d'Ouest-France », et en remplaçant votre « Démocratie » par la démocratie. Voilà : « *Les éditorialistes Hutin d'Ouest-France n'hésitent pas à aviver les craintes dans le but de maintenir leur influence. Pour parvenir à leurs fins, ils propagent rumeurs et fausses informations, ouvrant la porte au mensonge et à la violence qui sapent les fondements de la démocratie.* » Ajoutons : « Tout à fait prêts à les croire de bonne foi, nous ignorons s'ils le font volontairement. Mais ils le font. »

Mme Hutin distinguait, au milieu de son éditorial, deux attitudes opposées : « *l'une faite de peur et d'inquiétude, l'autre de courage et de confiance* » et proclamait le peuple dans la première, et elle-même et ceux de sa classe (ceux qui savent, oligarques, « journalistes ») dans la seconde. Nous savons désormais, nous tous savons, que c'est le contraire qui est vrai : Mme Hutin a peur (sinon elle n'écrit pas pour appeler au calme) ; les Grecs descendus dans la rue en plein décembre sont, eux, pleins de courage et de confiance. Ils savent ne devoir rien attendre de leur « Démocratie ». Ils savent ce que votre majuscule veut dire. Ils savent ce qu'au contraire *démocratie* veut dire. Ils disent : *Gut organisiert stehen wir hier... Ihr schon, wir aber auch !* Ils savent, avec Penthésilée, ce qu'ils ont à entendre dans vos appels au calme et ce qu'ils ont à en faire :

*Dies Wort : sei ruhig! jagt mich plötzlich jetzt,
Wie Wind die offenen Weltgewässer, auf.
Was ist es denn, das Ruh hier nötig macht?*¹²

* * *

¹¹ Terme bien vague, pronom vide : n'avez-vous donc jamais le courage de dire de *qui*, de *quoi*, vous parlez ?

¹² H. von Kleist, *Penthesilea*, scène 14. « Cette parole : calme-toi ! soudain me débusque-soulève / Comme le vent débusque-soulève les masses ouvertes des eaux de la Terre / Qu'est-ce donc qui, ici, rend le calme nécessaire ? »

Nous ne sommes pas en démocratie.

Ce que, par chacun de ses éditoriaux qu'elle *nous* adresse, Mme Hutin, inlassable, *nous* démontre. Ce que les Grecs savent, descendus en décembre sur l'agora : la rue.

—

Institut de démobilisation

Le 4 janvier 2009

(relu, modifié — avril 2009)

* * *

PS : « *Die absolute Niedrigkeit* [bassesse] *und ebenso niedrige Hemmungslosigkeit* [absence de scrupules] *dieser Provinzdreckblätter* [journaux-torchons de province] *habe ich jetzt zu spüren* [sentir] *bekommen* *sozusagen nicht nur am eigenen Leib* [sur mon propre corps], *sondern im eigenen Kopf und je mehr ich, auf dem Sessel sitzend* [assis dans ce fauteuil], *in diesem Provinzdreckblätter* [journaux-torchons de province] *gesehen und gelesen habe, desto abstoßender* [répugnant ; très répugnant] *war es.* » (Th. Bernhard, *Auslöschung*). Aujourd'hui, mercredi 15 avril 2009, à la relecture et correction de ce texte, nous ne comprenons plus comment nous avons pu, encore une fois, laisser perdre, à l'écrire, la matinée entière de ce 4 janvier. Ouvrir *Ouest-France* est un piège quotidien. Il faut en venir à la destruction d'*Ouest-France*. Nous pensons à la patience de Karl Kraus, à sa patience jusqu'en 33. Il faut arrêter *Ouest-France*, et qu'*Ouest-France*, selon la menace qu'adresse Crésus, le Lydien, aux Lampsacéniens, soit anéanti « comme un résineux ». C'est-à-dire : il faut qu'*Ouest-France* soit fini. C'est un vieillard, raconte Hérodote en VI, 37, qui parmi les Lampsacéniens finit par comprendre le sens des paroles du Lydien. Mais sans doute *Ouest-France* n'existe-t-elle que pour nous faire perdre, à la palabre inutile de son démontage, le plus clair de notre temps — ce temps pourtant requis ailleurs, de manière tellement pressante, par l'organisation. Nous aurons cependant profité de la relecture pour ajouter le texte de Tucholsky ; afin que notre lecteur, à nous lire, n'ait peut-être pas non plus perdu entièrement son temps — ce temps requis ailleurs, de manière tellement pressante, nous le répétons, par l'organisation. Nous nous sommes liés, depuis janvier, et par l'intermédiaire de la musique d'Eisler et des interprétations d'Ernst Busch, à Tucholsky d'un attachement-*neigung*, auquel notre dégoût d'*Ouest-France* n'est pas étranger. Nous ne comprendrions pas Tucholsky, pas ce contre quoi il écrivait quand il écrivait, si nous n'avions *Ouest-France* aujourd'hui. Nous ne comprendrions pas Tucholsky, ni ce « nous », qui culminera quelques

années plus tard dans la DAF et l'intégration des travailleurs¹³, si nous n'avions *Ouest-France* aujourd'hui. Qu'on ne croie pas, dès lors, que II. soit là pour illustrer I. et III. C'est le contraire qui est vrai. Qu'*Ouest-France* ne serve jamais plus que *cité*, ne serve jamais plus que d'illustration. *Ouest-France* est du matériau : pour un édifice, pour un spectacle, pour de l'histoire, pour le feu...

¹³ Sur cette question, voir par exemple le cours donné à la Humboldt-Universität de Berlin, au semestre d'été 2009, par Michael Wildt. Notamment, la séance du 20 mai : « Volksgemeinschaft I : Integration der Arbeiterschaft ».

« ... un des voyageurs descendu lui aussi du rapide et qui se dirigeait vers la sortie s'arrêtant soudain devant l'ouverture où le brigadier se tenait, accoté au montant de la porte au-dessus du groupe aviné qui s'agitait à ses pieds, et déployant alors à deux mains, la première page tournée vers les braillards, un journal dont la manchette portait cette fois en lettres si énormes que chacun des deux mots emplissait toute la largeur de la page (et l'ensemble presque sa hauteur) : MOBILISATION GENERALE.

Longtemps par la suite il (le brigadier) devait se rappeler cet homme debout, le journal déployé cachant son visage dont on ne voyait apparaître au-dessus de la manchette que les deux yeux qui le fixaient avec une sorte de fureur, de reproche et de vindicative méchanceté. Peu après le train civil et le convoi militaire démarrèrent presque simultanément en sens contraire. »

Cl. Simon, *L'Acacia*.¹⁴

¹⁴ « Il n'y a pas pour Claude Simon — comme pour Barthes — de plus grande violence que celle du sens qui va de soi. » (Patrick Longuet, postface à *L'Acacia*, Les éditions de minuit, 1989/2003, p. 391)

Une dernière pichenette pour François-Régis Hutin. Critique de la critique des médias.

« Je hais ces mots d'enflure. »
Pascal

Il s'agit de donner une gifle à *Ouest-France*.¹⁵ Une belle claque qui résonnera dans toute la Bretagne, et même en Loire-Atlantique, en Mayenne, et jusque dans les faubourgs du XIV^{ème} arrondissement de Paris, autour de la gare Montparnasse. Une gifle dont *Ouest-France* ne se relèvera pas.

A *Ouest-France*, il nous est arrivé de donner par le passé quelques chiquenaudes, quelques pichenettes qui prirent la forme de décryptages d'éditoriaux magnifiquement idéologiques (certains de ces décryptages ont été reproduits dans cette brochure, pour montrer l'exemple à ne pas suivre) ou, plus indirectement, à l'occasion d'interventions de la section rennaise de l'Institut de démobilisation, liées à la politique scélérate d'une Mairie choyée par les schmocks.¹⁶

Donner des pichenettes aux médias, voilà ce que quelques vieux beaux parisiens, suivis de près par une clique de jeunes libertaires désœuvrés (les « Sardons »), appellent aujourd'hui la « critique radicale des médias » (CRM). Bien ancrée à gauche de la gauche, avec un goût prononcé pour le scandale et l'attaque *ad hominem*, la CRM, c'est d'abord une grande famille, ou un petit milieu si vous préférez — un petit milieu avec ses héros (Pierre Bourdieu, Daniel Schneiderman, Serge Halimi, Henri Maler, Pierre Carles), ses relais « médiatiques » (*Arrêts sur image*, *CQFD*, *Le Monde diplomatique*, *Le Plan B*, *Acrimed*), ses slogans (« A bas le PPA ! », « Vive la Sardonie libre ! »), ses boucs émissaires (Claude Allègre, Philippe Val, Bernard-Henri Lévy, Laurent Joffrin, Jacques Attali, Alain Minc).

Quelle que soit la forme qu'elle se donne, la CRM aspire principalement : 1) à débusquer et dévoiler les discours idéologiques

¹⁵ Que chacun se sente libre, tout au long de ce texte, de remplacer le nom de « Ouest-France » par celui de son quotidien favori.

¹⁶ Voir notamment « Sécurité générale : la liquidation de l'alcool » et « Quelques remarques séditieuses regardant les contrôleurs du STAR » <http://i2d.blog-libre.net>

(libéraux) sur leurs voies de circulation et d'amplification ; 2) à proposer un savoir critique spécialisé sur les médias, c'est-à-dire un savoir mettant en évidence, chez les marchands d'information, l'existence de complicités fâcheuses, de financements douteux, de conflits d'intérêts regrettables — sans compter le problème général de la concentration des médias entre les mains de quelques fabricants d'armes (Lagardère, Dassault, etc.). Plus simplement, la CRM expose l'envers du décor médiatique, démonte la prétendue neutralité/objectivité des journalistes et montre que les médias dits « dominants » sont d'abord des organes de propagande (libérale). Cette posture critique, qu'on pourrait juger strictement négative, se traduit nonobstant par le souci de produire un véritable travail d'information sur l'information et de militer en faveur d'une réappropriation démocratique des médias.

* * *

Quoique ce ne soit pas de gaieté de cœur, nous voudrions adresser ici quelques critiques de fond aux donneurs de pichenettes — c'est-à-dire aussi à nous-mêmes, puisque nous y avons cédé autrefois, comme les autres. *Ouest-France*, à l'instar de ses homologues de la presse quotidienne régionale (PQR) ou de ses confrères nationaux, suscite chez ses lecteurs un irrésistible désir de lui administrer des pichenettes ; et c'est l'une des raisons pour lesquelles on continue de le lire, de la même manière que tout le monde continue de regarder *Confessions intimes* ou *Koh-Lanta*, pour le plaisir de cracher sur la télé-réalité en temps réel ou pour pouvoir produire de brillantes analyses sur la condition post-moderne.

1) Temporalité.

Ouest-France est un quotidien, c'est-à-dire qu'il paraît chaque jour de la semaine : un nouveau *Ouest-France* toutes les 24 heures, dimanche inclus. Autrement dit, dès lors qu'on se fixe le projet d'en faire la « critique radicale », de le décortiquer en long, en large et en travers, il est nécessaire de l'ouvrir *tous les matins*, pour s'en donner une vue exhaustive et systématique, comme il se doit — les Sardons parisiens, qui n'ont que ça à faire, ont un journal du matin et un journal du soir à disséquer, 365 jours par an. N'importe comment, la CRM est contrainte, pour atteindre ses objectifs critiques, de se calquer sur la temporalité de l'information. Si *Ouest-France* sort tous les jours, il faudra le lire tous les jours, car chaque numéro de *Ouest-France* délivre son lot d'énormités, plus croustillantes que la veille ; énormités dont on prendra soin d'opérer l'habile déconstruction, à l'intention de tous ceux qui les lisent au premier degré — la mission de la CRM est directement pédagogique : faire sortir les lecteurs-esclaves de *Ouest-France* de leur caverne obscurantiste, et les mettre sur la voie de l'information vraie. Dans ces conditions, la CRM se condamne à reproduire sans cesse les mêmes analyses, en changeant à l'occasion un nom propre ici, une date là. C'est que la structure profonde du

« Parti de la Presse et de l'Argent » (PPA) varie peu, et que d'un éditorial de Paul Burel à l'autre, d'un programme du 19/20 à l'autre, ce sont les mêmes mensonges à traduire, les mêmes mystifications à décoder. La CRM est prise dans l'indémêlable dialectique du Même et de l'Autre. Il lui faudra répéter sans cesse que les médias répètent sans cesse la même chose, quoique sous différents jours ; vérifier indéfiniment que les médias réitèrent bien les mêmes manœuvres, sous leurs infinies métamorphoses. La critique des médias est tout, sauf intempestive. Notons toutefois que ces effets de radotage ont pour heureuse conséquence de nous dispenser d'avoir à lire les nouveaux numéros du *Plan B*, dès lors qu'on en a lu les anciens.¹⁷ Même constat pour les articles d'*Acrimed*.¹⁸ Et si chaque organe de la CRM résonne avec lui-même, il résonne également avec tous les autres. Le compte-rendu du Forum Libération de 2009 à Rennes sur le site d'*Acrimed* répétera à l'identique celui du Forum Libération de 2007 à Grenoble dans *Le Plan B* : mêmes cordons de CRS, mêmes citoyens scandalisés, mêmes actions de sabotage ourdies par les Sardons survoltés. *Nihil novi sub sole*. Et dans le même temps, ces effets de radotage ne sont pas sans exercer un certain sentiment de fascination lié à la virtuosité des « décrypteurs », qui parviennent, comme les experts de la police scientifique, à faire parler les images les plus insignifiantes, les articles les plus anodins.

Digression α. Bien entendu, il y a des choses qui doivent être dites, et redites, encore et toujours. Et même, certains pensent trouver là la fonction historique de la philosophie.¹⁹ S'il répétera Montaigne presque mot à mot dans les *Pensées*, Pascal s'efforce d'abord, dans *De l'esprit géométrique*, de justifier ses redondances, de même que celles de Descartes (qui redit saint Augustin), sans jamais véritablement les

¹⁷ « Le Plan B informe sur l'information, son fonctionnement, ses dévoiements, ses cadors. Il n'épargne ni les artistes tirelire, ni les intellectuels à gages, ni les chefs narcissiques de la contestation [...] Le Plan B rend la parole à tous ceux que les journalistes ont voulu enterrer sous leur mépris. Il montre les intérêts communs des gens et des peuples que les puissants s'emploient à opposer. » Cf. *Manifeste du Plan B* : <http://www.leplanb.org/>

¹⁸ L'association Action-CRItique-MEDias [Acrimed] est née du mouvement social de 1995, dans la foulée de l'Appel à la solidarité avec les grévistes. « Elle cherche à mettre en commun savoirs professionnels, savoirs théoriques et savoirs militants au service d'une critique indépendante, radicale et intransigeante. » Cf. <http://www.acrimed.org/>

¹⁹ « Mais n'est-ce pas là le rôle historique de la philosophie ? Redire ce qui a déjà été dit. Dans une autre langue, avec d'autres mots, d'autres formules ; mais le redire, inlassablement, pour les siècles des siècles. Redire ce que certains s'efforcent obstinément de taire, de tenir à distance des foules, toujours prêtes à la révolte ; ce que la plupart feint de ne pas comprendre ou d'oublier dans la seconde, pour sauvegarder le cocon minuscule qui tient lieu à chacun d'univers ; ce que vous vous escrimez vous-même à ne pas entendre. Il n'a pas fallu attendre Nietzsche pour que la philosophie déclare la mort des dieux. Nietzsche seulement l'a répétée, comme il se doit. Mais malgré la ténacité des philosophes, qui la répètent encore et toujours, les dieux refusent de mourir ; car les hommes ont la mémoire courte, et la masturbation rend sourd. » Cf. *De la souille à l'éther (et vice-versa)*. *Apologie de l'auto-stop existentiel et de l'odyssée allomobile*, Institut de démobilisation, 2009, à paraître.

assumer comme telles. Qu'il lui ait suffi pourtant d'écrire que « *ceux qui ont l'esprit de discernement savent combien il y a de différence entre deux mots semblables, selon les lieux et les circonstances qui les accompagnent* ». Car si les philosophes répètent infatigablement les mêmes vérités, les conséquences de ces vérités sont toujours inédites. Voilà pourquoi Pascal peut à bon droit s'en prendre aux logiciens « *qui disent que les géomètres ne leur donnent rien de nouveau par ces règles [de la géométrie], parce qu'ils les avaient en effet* ». ²⁰

2) Matière et forme.

Si la CRM est soumise à la temporalité des médias, c'est simplement parce que ce sont les médias qui lui offrent sa matière (« pas de médias, pas de critique des médias »). Cette matière sera certes décortiquée, analysée, réorganisée ; mais les médias n'en gardent pas moins l'initiative. Dans ces conditions, la CRM peut être reconduite indéfiniment. Et c'est là sans doute, au moins quant à ses effets, sa véritable vocation : *accompagner les médias dominants dans leur marche* ; être le douloureux caillou dans la chaussure, dont on sent parfois la présence (pichenette), mais qui n'empêche jamais vraiment d'avancer. Et cela n'est nullement un problème pour les spécialistes de la CRM, car leur activité est aussi — il fallait bien que quelqu'un retrouse ses manches pour le dire — un fond de commerce. Bien entendu, il ne nous viendrait pas à l'idée de prêter des intentions directement mercantiles au *Plan B* ou à l'association *Acrimed*. Néanmoins, les relais de la CRM, comme n'importe quel centre de production, n'aspirent qu'à *tourner* ; c'est-à-dire : se faire connaître, diversifier leur public, produire de nouvelles analyses, publier des études, organiser des conférences. Et certes la vie est longue, mais les journées sont courtes ; sans parler des heures ! Nous avons mieux à faire, et à dire, que répéter en boucle non seulement des choses somme toute peu intéressantes (Laurent Joffrin s'appelle en réalité Laurent Mouchard, ah !), mais surtout *des choses que tout le monde sait déjà*. On s'épuiserait en vain à décrypter chaque nouvel éditorial du *Figaro*, chaque nouvelle édition du journal de David Pujadas, pour y retrouver les mêmes choses que d'habitude, encore et toujours.

Digression β. La CRM n'est pas intempestive — la CRM n'est pas de la philosophie — parce qu'elle s'efforce d'embrasser son concept (le mensonge médiatique), en extension, c'est-à-dire par une énumération de ses instances concrètes, à l'infini ; plutôt qu'en intension. Quand il suffirait de faire un pas en arrière pour ressaisir le concept de *médium*, comme le fait habilement Peter Sloterdijk dans *Essai d'intoxication volontaire*, déplorant que les appareils et les programmes privent aujourd'hui les gens de leurs qualités de « médiateurs », c'est-à-dire de

²⁰ Dans ce texte, c'est bien ce que Pascal ne redit pas, ce qu'il retranche, qui modifie le sens de ce qu'il répète. « On prétendra que la géométrie, qui les assigne [les chemins où nous tendons] exactement, ne donne que ce qu'on avait déjà des autres, parce qu'ils donnaient en effet la même chose et davantage, sans prendre garde que ce présent perdait son prix par son abondance, et qu'il était en ajoutant. »

« messagers, d'intermédiaires qui informent d'autres hommes de quelque chose dont ils ont eux-mêmes été informés »²¹, la CRM fait un pas en avant et tombe dans la grande arène des *médias*, où elle se noie immédiatement, emportée par le torrent de la « fausse nouveauté » du médiatique, « *obtenue par l'incessant passage circulaire de l'information, revenant à tout instant sur une liste très succincte de vêtiles, annoncées passionnément comme d'importantes nouvelles* »²² — mobilisation infinie.

3) Héritage bourdieusien.

Venons-en au fait. La CRM fait fond sur un héritage bourdieusien — dont nous ne chercherons pas à retracer l'historique ici, vous pourrez le trouver ailleurs, cherchez — qui n'est pas sans implications philosophiques.²³ Cet héritage transparait en particulier dans la thématique de la manipulation. En effet, s'il apparaît qu'une critique des médias est nécessaire, c'est parce que les médias dissimulent le fond de leurs pensées, parce qu'ils masquent leurs intentions véritables ; autrement dit, que les médias cherchent à manipuler leur auditoire, que « les médias mentent ». Certes. Mais surtout, s'il apparaît qu'une critique des médias est nécessaire, c'est qu'un certain nombre de dispositifs médiatiques rendrait difficile, voire impossible, aux lecteurs ou aux téléspectateurs de faire *par eux-mêmes* le travail critique en question, c'est-à-dire ce nécessaire travail de *traduction*. Ambition de la CRM : montrer aux lecteurs/téléspectateurs ce qu'ils ne savent pas voir ou ce qu'ils ne veulent pas voir ; faire la traduction à leur place. Et si nous sommes d'accord avec la première proposition, concernant le mensonge médiatique global et une certaine inclination des groupes de presse à l'intrigue et à la manigance, nous ne sommes pas d'accord avec la seconde, celle de l'ignorance et de la naïveté du public, car elle en induit immédiatement une troisième : la nécessité de l'existence des critiques eux-mêmes ! La CRM, en voulant dénoncer le règne de la séparation médiatique, reproduit cette séparation à son propre niveau —

²¹ « On néglige si facilement aujourd'hui le fait que les êtres humains sont des médias primaires — les appareils, dans un premier temps, ne font que s'ajouter, comme des amplificateurs, aux qualités médiatiques des êtres humains. En tant que médias, les hommes sont toujours des messagers — c'est-à-dire des hommes entre les hommes, des intermédiaires. Ils informent d'autres hommes de quelque chose dont ils ont été eux-mêmes informés. De telles transmissions ou commissions recèlent tout le processus de l'humanité. C'est la raison pour laquelle tous les hommes sont des messagers potentiels, en grec des *angeloï*, des anges, ceux qui apportent des informations sur l'état des choses — mais dire quelque chose de ce type est proscrit dans la théorie dominante des médias, qui s'est lancée dans une célébration démentielle des images et des appareils [...] Des gens que l'on prive massivement de leurs qualités de médiateurs — au moyen, justement, de ce que l'on appelle les médias — développent les caractéristiques du "dernier homme" au mauvais sens du terme. Nous sommes en train de vivre une grande agonie des anges en nous — les derniers anges sont des anges vides, des non-messagers, des hommes neutres [...] » Calmann-Lévy, 1994, pp. 38-41.

²² G. Debord, *Commentaires sur la société du spectacle*, Gallimard, 1992, p. 27.

²³ Pour une analyse détaillée de la position bourdieusienne, cf. Jacques Rancière in *Le philosophe et ses pauvres*, Arthème Fayard, 1983.

entre un petit groupe d'experts en démystification journalistique et une masse de lecteurs profanes, qui prendrait les fariboles des chroniqueurs et des éditorialistes pour parole d'évangile.

Digression γ. Si la philosophie a vocation à redire ce qui a déjà été dit, ce n'est jamais sur le mode : « vous ne savez pas », mais précisément sur le mode : « vous savez bien », « vous avez toujours su ». Depuis Platon, la philosophie consiste en effet à dire aux gens ce qu'ils savent (thématique de la réminiscence) ; motif qui sera repris par Michel Foucault, quoique dans une guise optique : « *Le rôle de la philosophie n'est pas de découvrir des vérités cachées, mais de rendre visible ce qui précisément est visible.* »²⁴ Et Bourdieu n'est jamais très loin de Platon et de Foucault. « *La difficulté particulière de la sociologie vient de ce qu'elle enseigne des choses que tout le monde sait d'une certaine façon mais qu'on ne veut pas ou qu'on ne peut pas savoir parce que la loi du système est de le cacher.* »²⁵ Hormis que la barrière a deux côtés. Et quand le sociologue écrase les individus en leur disant, depuis le sien : « vous ne savez pas que vous ne savez pas » ; le philosophie les élève en leur disant, depuis l'autre : « vous savez que vous savez ».²⁶

* * *

S'il y a effectivement mensonge, à tout le moins le savoir du mensonge est-il partagé par tous. Autrement dit, chaque consommateur d'actualités sait bien que *Le Monde*, *Paris-Match* ou *M6* s'emploient quotidiennement à l'embobiner pour lui vendre de nouvelles marques de lessive ou lui donner le goût des réformes, pas besoin d'un Schneiderman ou d'un Halimi pour le lui apprendre, solennellement. Au fond, ce que font les journalistes critiques, chacun le fait à sa façon en lisant *Ouest-France*, *Le Dauphiné libéré* ou *Les dernières nouvelles d'Alsace*, chacun fait son petit décryptage à lui, sa petite traduction. Et quoi de plus ordinaire, puisque c'est la manière dont l'intelligence, également partagée par tous, fonctionne chez chacun. « *Le spectateur aussi agit, comme l'élève ou le savant. Il observe, il sélectionne, il compare, il interprète. Il lie ce qu'il voit à bien d'autres choses qu'il a vues sur d'autres scènes, en d'autres sortes de lieux. Il compose son propre poème avec les éléments du poème en face de lui [...] Le pouvoir commun aux spectateurs [...] c'est le pouvoir qu'a chacun ou chacune de traduire à sa manière ce qu'il ou elle perçoit, de le lier à l'aventure intellectuelle singulière qui les rend semblables à tout autre pour autant que cette aventure ne ressemble à aucune autre.* »²⁷

²⁴ « La philosophie analytique de la politique » in *Dits et écrits*, II, Gallimard, 2001, p. 534. Étonnamment, Henri Maler reprend cette citation dans un entretien paru dans *L'Humanité* du 1^{er} février 2001 : « Avez-vous lu Pierre Bourdieu ? »

²⁵ *Questions de sociologie*, p. 198, cité par Jacques Rancière, op. cit., p. 246.

²⁶ C'est précisément la position de Jacques Rancière. Cf. *infra*.

²⁷ *Le spectateur émancipé*, La fabrique, 2008, p. 19-23. Bien sûr, Rancière parle du spectateur confronté à des productions *esthétiques*, mais il nous semble que ses analyses

Peut-être, cette traduction ne sera pas toujours aussi élaborée que celle de la rubrique « démontage de texte » du *Plan B*, pas aussi systématique, pas aussi radicale, oui, sans doute ; mais s'il fallait chipoter, ce serait seulement sur quelques effets de style, car sur le fond, tout le monde s'entend : non seulement les médias alignent les calembredaines, qu'ils voudraient gentiment nous faire gober, et à la chaîne ; mais plus grave, ils s'échinent à imprimer dans nos cerveaux disponibles la voix des puissants et des marchands de sodas à la mode. N'oublions pas que le bon sens est la chose du monde la mieux partagée. Chacun sent bien à sa façon qu'il existe un lien d'essence entre l'information et le « mot d'ordre », que « *ce qui est communiqué, ce sont des ordres* »²⁸. Chacun sait. Et chacun sait qu'il sait.²⁹

Tout le monde sait que les médias disent des mensonges plus gros qu'eux, et tout le monde se le répète, à la ville comme à la campagne. On n'a pas attendu *Les nouveaux chiens de garde* de Serge Halimi ou *PLPL*, le précurseur du *Plan B*, pour savoir que les journalistes sont copains avec les banquiers, les directeurs des programmes avec les annonceurs, les présentateurs avec les patrons, les vedettes avec les Ministres ; que c'est la même petite bulle qui s'adresse à nous, *via* les mille et uns canaux de l'étrangle lucarne ou les articles des quotidiens, des hebdomadaires, des mensuels, de tous les autres encore. Pour dire les choses de manière complètement dépassionnée, *Le Plan B* se contente de répéter les brèves de comptoirs qu'on ressasse chaque jour qui vient dans tous les bistrotts de la planète : tous pourris, tous corrompus, tous vendus. Nul besoin d'être un expert de l'Internationale Sardonique pour décrypter les articles des journalistes réactionnaires à la con de *Ouest-France*, dont les ficelles, chacun aura eu l'occasion de le constater, « sont plus grosses encore que le nez au milieu de la figure du père Hutin ».³⁰ C'est que personne n'est dupe. Et que personne ne soit dupe, voilà ce qu'il serait plus judicieux — mais surtout plus juste — de répéter autour de soi, à cor et à cri, plutôt que le contraire. Car en définitive, la CRM conforte les médias dans leurs desseins charlatanesques, puisqu'elle leur dit, négativement, que leur auditoire tombe dans le panneau

fonctionnent de la même manière avec les productions médiatiques : dans le grand tohu-bohu de l'information, chacun pioche ici et là et recompose son flash d'information à lui, non sans faire jouer son penchant naturel à la méfiance et à la défiance à leur égard.

²⁸ G. Debord, op. cité, p. 19.

²⁹ C'est toute la puissance d'un ouvrage comme *L'insurrection qui vient* de se positionner d'emblée dans un posture d'humilité, contraire à la posture de maîtrise, de surplomb et donc, toujours, d'autorité, qui est souvent celle du sociologue. « Ce livre est signé d'un nom de collectif imaginaire. Ses rédacteurs n'en sont pas les auteurs. Ils se sont contentés de mettre un peu d'ordre dans les lieux communs de l'époque, dans ce qui se murmure aux tables des bars, derrière la porte close des chambres à coucher. Ils n'ont fait que fixer les vérités nécessaires, celles dont le refolement universel remplit les hôpitaux psychiatriques et les regards de peine. Ils se sont fait les scribes de la situation. » *La fabrique*, 2007, p.12.

³⁰ Voir notre lettre de réponse au journaliste Samuel Nohra, de *Ouest-France* in Institut de démobilisation, *Correspondance #1*, pp. 7-9.

chaque fois qu'elle n'est pas là pour le mettre en garde — ce qui représente quand même, ayons l'honnêteté de le reconnaître, la grande majorité des cas.

Autant que nous puissions en juger, le rapport de la CRM aux médias est celui du « meilleur ennemi ». Et c'est ce que nous voulons dire depuis le début, une pichenette, c'est comme une bourrade amicale, comme une grande tape dans le dos d'un pote. Osons nous aventurer jusque sur le terrain des proverbes : « *Qui aime bien, châtie bien.* » Et Dieu sait que *Le Plan B* les aime, les médias, à les examiner comme ça sous toutes les coutures, à leur remonter les bretelles chaque fois qu'ils cèdent à leurs penchants malhonnêtes, à vouloir les traîner coûte que coûte sur le chemin de l'information droite, transparente, pure. Si ce n'est que ce rapport de « je t'aime, moi non plus » à l'égard des médias, qui est celui des spécialistes de la CRM, est aussi bien celui de tout un chacun, lecteurs du *Nouvel Observateur* ou de *Télérama*, auditeurs de *RTL* ou de *France-Info*. Chacun ses petits décryptages, ses petites traductions, chacun ses pichenettes, au comptoir d'un bouchon, à l'occasion d'un dîner de famille ou dans les colonnes d'un fanzine sardon. D'ailleurs, la CRM profite parfois de cette connivence avec ses lecteurs, pour en rajouter une couche. Car Halimi et consorts savent bien au fond — égalité des intelligences — que tout le monde sait ; ils s'amusent seulement à dire tout haut ce que tout le monde pense tout bas. Et si les lecteurs de la PQR, qui savent tout ce qu'il y a à en savoir, achètent parfois *Le Plan B*, ce n'est jamais pour apprendre quelque chose de neuf, c'est seulement pour rire de ce qu'ils savaient déjà, de ce qu'ils ont toujours su.

Au fond, le principal reproche qu'on puisse adresser à la CRM reste son absence d'effets tangibles : 1) sur le monde des médias lui-même, auquel elle ne s'attaque jamais frontalement ; 2) sur son lectorat, qui se contente du plaisir consistant à retrouver dans la bouche de prétendus experts (en calembours) ce qu'il savait déjà par lui-même. En somme, peut-être qu'on aura appris une information ou deux en feuilletant *Le Plan B* : le pourcentage du capital de *Libération* détenu par B.-H. L. ou le nombre annuel de reportages concernant les conflits sociaux diffusés sur les chaînes publiques en 2008. Mais on le savait déjà, quoique selon d'autres modalités gnoséologiques. Du reste, les occasions de rire sont rares, et deux euros ne sont jamais que deux euros.

* * *

Le problème n'est pas que les médias dominants mentent à ceux qui les lisent ; et qui les lisent *en toute connaissance de cause* ! Le problème, philosophique peut-être, ou politique à tout le moins, c'est celui de savoir pourquoi, sachant que les médias leurs mentent, et tentent de les manœuvrer avec leurs gros sabots, les gens continuent de les lire, ou de les regarder. Pourquoi nous continuons à les feuilleter nous-mêmes. « *Il n'y a plus à réagir*

aux nouvelles du jour, mais à comprendre chaque information comme une opération dans un champ hostile de stratégies à déchiffrer, opération visant justement à susciter chez tel ou tel, tel ou tel type de réaction ; et à tenir cette opération pour la véritable information contenue dans l'information apparente. »³¹ Mais le Comité invisible accorde encore trop aux marchands d'actualités. Car la seule information véritable contenue dans l'information apparente est celle de la nécessité de sa traduction. L'effet principal des nouvelles du jour n'est pas tant de nous enjoindre à voter pour X ou Y, ou de nous rassurer face à l'apparition de nouvelles pestes noires, pas du tout. L'effet principal des nouvelles du jour — comme celui des graffitis sur les murs des toilettes publiques — est de mettre notre intelligence en action.³² Et c'est la réaction de tout individu devant l'une ou l'autre de ces nouvelles : « *Mais pourquoi diable nous disent-ils ça ?* » Etrangeté. Suspicion. Et la machine à traduction aussitôt se met en branle, et c'est toujours un plaisir — car le travail est facile. Il n'y a pas de différence de nature entre les mots fléchés de *Ouest-France* et son pot-pourri quotidien d'articles nationaux, régionaux ou locaux ; *Ouest-France* est seulement un grand jeu de piste, un grand poème en kit à composer ; et chaque jour réactualisé même : un nouveau bloc de granit pour une nouvelle sculpture.

Et le problème est bien celui-là, spécialistes de la CRM et lecteurs lambda confondus : passer son temps à écrire des petits poèmes, à traduire et traduire encore, à faire fonctionner son intelligence également partagée, y passer ses jours, ses nuits — à interpréter le monde plutôt que de le transformer. Car susciter des critiques et encore des critiques, au fond, c'est tout ce dont a besoin *Ouest-France* pour survivre ; offrir une matière infiniment renouvelée — matière dont le caractère scandaleux sera toujours habilement pesé : ni trop, ni trop peu — pour les artistes traducteurs que nous sommes : cercle infini de la mobilisation médiatique. Il n'en faut pas plus pour faire tourner la baraque. Et sur ce point, Guy Debord ne s'était pas trompé : « [...] en analysant le spectacle, on parle dans une certaine mesure le langage même du spectaculaire, en ceci que l'on passe sur le terrain

³¹ *L'Insurrection qui vient*, op. cité, p. 83.

³² Une étude approfondie des paroles de chiottes nous avait déjà conduit à ce constat — triste — que la pensée humaine est d'abord dégoût de la pensée d'autrui. Cf. notre *Préface aux "Relevés"*, <http://i2d.blog-libre.net> : « C'est l'occasion, sur bien des sujets, de s'apercevoir que chacun est susceptible de devenir le demi-habile d'un autre, après s'être cru l'habile du précédent. Ainsi se grave sur ces murs la loi impitoyable de la pensée : la dialectique. Aucune pensée n'est à l'abri d'une attaque, aucune inscription n'est à l'abri d'un commentaire qui la tue, aucun apophtegme d'un second apophtegme qui réduit le premier en cendres. Où l'on voit que la pensée ne peut être *arrêtée*. Si les commentaires s'arrêtent cependant, de fait, après trois ou quatre couches, ce n'est qu'arrêt provisoire. Chaque pensée, sur la couche supérieure, est en attente de sa condamnation. Chaque pensée qui règne encore sur ces murs attend le visiteur qui la condamnera. » La CRM puise à une veine identique ; elle commence là, sur la porte d'un cabinet d'aisances, au moment où le premier désir de corriger la prend et qu'elle sort son marqueur noir.

méthodologique de cette société qui s'exprime dans le spectacle. »³³ Et cela vaut pour tout un chacun. Car « *être spectateur n'est pas la condition passive qu'il nous faudrait changer en activité. C'est notre situation normale.* »³⁴ Il n'y a pas de consommation de spectacles sans production de nouveaux spectacles, à l'infini. Les spectateurs sont des compositeurs qui s'ignorent — autrement dit, les anges en nous ne sont peut-être pas tout à fait morts. Qu'ils se donnent seulement la peine d'aller butiner de plus glorieux pollens.

* * *

Il y a un renversement à faire. Il est inutile — quoique lucratif — de répéter à tire-larigot aux lecteurs de *Ouest-France* que *Ouest-France* leur ment, ou qu'il les trompe, clopin-clopat ; les lecteurs de *Ouest-France* le savent, et le lisent pourtant, plus souvent qu'à leur tour. S'il y avait un seul intérêt à ce rabâchage, il faudrait le chercher du côté des effets de pouvoir ou de domination qu'il induit, en posant une fâcheuse séparation entre une classe de critiques spécialisés, et une autre de bénis-oui-oui, nécessitant les services de la première. Puissance de Jacques Rancière.

Pour transformer la pichenette en gifle, et même la gifle en torgniole, il nous semble préférable de comprendre pourquoi les lecteurs de *Ouest-France*, sachant tout ce qu'il y a à en savoir, continuent de l'acheter, et de le lire. Les problèmes ne sont jamais tant dans les choses, que dans les rapports que l'on entretient avec elles. Et la question que nous voulons adresser aux lecteurs de *Ouest-France* est la suivante : Qu'est-ce que vous en faites, de votre lecture ? Quel rapport entretenez-vous avec les bribes d'information que vous y picorez, d'un article à l'autre ? Car ce rapport peut être tout à fait sain ; et mensonges ou pas, augmenter la puissance de celui qui le constitue. *Ouest-France* permet à chacun d'exercer sa petite usine critique, il est un grand dépotoir dans lequel chacun pioche de-ci de-là, au gré de ses caprices de lecteur, les imaginations de sa journée. *Ouest-France* donne du goût à nos petites vies bretonnes, et aussi conservateur soit-il, il n'y a pas de contradiction à ce que ce goût soit de plus en plus souvent celui de la révolte. N'oublions jamais que, si Gilles Kerdreux s'indigne quand les grévistes de l'Université de Rennes 2 retiennent Marc Gontard dans son auguste Présidence, si François-Régis Hutin condamne fermement toute forme de violence sociale, et en particulier les actes de séquestration, des nuées de traducteurs dans notre genre applaudissent, et en redemandent, des séquestrations d'un côté, et des cris scandalisés de schmocks de l'autre, comme une cerise sur un gâteau.

Il ne faut pas dire aux lecteurs de *Ouest-France* que les Hutin sont des fantoches et leurs éditos des condensés d'idéologie (libérale), tout le monde le sait, de Camaret-sur-Mer à Lassay-les-Châteaux. C'est beaucoup plus simple.

³³ *La société du spectacle*, Gallimard, 1992.

³⁴ *Le spectateur émancipé*, op. cité, p. 23.

Il faut expliquer à Hutin père et fille pourquoi leurs lecteurs, malgré toutes leurs simagrées, continuent d'acheter leur torchon. Car s'ils le savaient vraiment, pourquoi les gens le lisent, leur *Ouest-France*, et s'ils se rendaient compte que ce n'est pas du tout pour les raisons qu'ils croient ; s'ils savaient encore ce que les gens en font, et ce qu'ils en disent, de toutes leurs envolées réactionnaires, Hutin père et fille perdraient un peu de leur superbe, sans conteste. Aussi bien, ils pourraient se consoler encore en faisant remarquer qu'à se foutre de leur gueule, on n'en continue pas moins de leur prêter attention ; comme les enfants modèles continuent parfois de faire des bêtises, pour attirer l'attention de papa-maman — la frontière est parfois ténue entre les fessées et les caresses. En ce qui nous concerne, tout cela est bien fini. Si ce texte était encore une pichenette, ce sera assurément la dernière. Plutôt que d'offrir à Hutin père et fille le fiel sardonique des critiques qu'ils réclament goulûment, plutôt que de marcher avec eux main dans la main, et le cortège carnavalesque de la CRM à leur suite, l'Institut de démobilisation — que de plus glorieux combats requièrent — préfère leur adresser désormais un long et embarrassant silence, qui leur dira mieux que tout le reste son plus profond mépris.

—

Institut de démobilisation
Mai 2009

« Nous réalisons que nous avons été aussi imprévoyants que les cigales de La Fontaine en préférant développer nos loisirs et en négligeant les efforts indispensables pour rester dans la course du monde. »

J. E. Hutin, *Ouest-France*, 04/01/09.

Extraits de :

Die „Lehrbuch-der- französischen-Journalistik“- KANTATE

—
« Manuel de journalistique française », Cantate pour trois voix humaines et hautbois unique.

—
« Lehrbuch der französischen Journalistik »,
Texte de HEINRICH VON KLEIST, 1809.
Traduction : Institut de démobilisation, section berlinoise, mai 2009.

[...] §2 *Die französische Journalistik ist die Kunst la journalistique française est l'art* das Volk glauben zu machen *de faire croire au peuple* was die Regierung für *ce que le gouvernement* pour gut findet *bon trouve*.

[...] §4 Ihr Zweck ist *son but est de* die Regierung *le gouvernement* über allen Wechsel der Begebenheiten hinaus *par-delà tout changement des événements* sicherzustellen *mettre en sûreté* und die Gemüter *et les esprits*, allen Lockungen des Augenblicks zum Trotz, *en dépit de toutes les tentations de l'instant* in schweigender Unterwürfigkeit *dans une soumission silencieuse* unter das Joch derselben *sous le joug de celui-ci* niederzuhalten *de maintenir*.

Die zwei obersten Grundsätze *Les deux plus hauts principes* §5 Was das Volk *ce que le peuple* nicht weiß *ne sait pas*, macht das Volk nicht *ne rend pas le peuple* heiß *ardent*. §6 Was man *ce qu'on* dem Volk dreimal *au peuple par trois fois* sagt *dit*, hält das Volk für *le peuple le tient pour* wahr *vrai*.

[...]

—

Note : La section berlinoise de l'Institut de démobilisation a absolument tenu, pour ce cahier et pour la représentation théâtrale qu'appuie ce cahier, à envoyer une contribution. Très occupée actuellement, elle n'a pu achever le travail, et ne l'ayant expédié qu'à la grande limite des délais prévus, il n'a pu prendre place dans le cahier que d'extrême justesse. En voilà seulement la première partie, en attendant la suite, en attendant surtout la représentation, en cantate, qui est prévue pour juin. La section berlinoise, d'ores et déjà, fait savoir 1°) qu'il s'agit là d'une bribes-translation ; 2°) qu'il faut regarder l'ensemble, et le produire, comme le texte d'une cantate à trois voix (A, B et C) ; les passages français sont à produire vocalement par B à l'intérieur du flux de la parole de A, sur lui, mais avec un décalage rythmique, et à deux voire trois octaves à l'aplomb de B. Quant à la voix C, elle intervient dans la suite, non reproduite ici : c'est elle qui, figure du maître, pose les questions au couple A-B, donne les exercices (*Aufgaben*, cf., dans le texte de Kleist, §§ 8, 14, 19), et énonce les principes (*Lehrsätze*, cf. §§ 11, 16, 31). La musique est en cours de fabrication : elle se fait notamment par le feu, le piétinement, et une ligne non-mélodique de hautbois ; 3°) enfin, que l'on n'a bien sûr pas manqué, en Allemagne comme en France, d'attribuer les attaques contenues dans ce papier à l'hostilité générale que Kleist éprouvait envers tout ce qui était français ; qu'ainsi, l'on minimisait l'hostilité particulière qu'il eût pu avoir envers la journalistique française, mais qu'on minimisait tout autant, au côté de cette première hostilité, cette autre qu'il eût pu avoir envers la journalistique en général. Ce texte fut écrit en 1809 puis publié plus tard, en 1810 ou 1811, dans les *Berliner Abendblätter*, dont Kleist assurait lui-même la publication. Le texte est cité d'après : H. v. Kleist, „Lehrbuch der französischen Journalistik“, in *Sämtliche Werke und Briefe in vier Bänden*, Carl Hanser Verlag, 1982, volume 3, pp. 361-367. La cantate pyromusicale, dans son intégralité, sera représentée en première partie de la « Grande soirée comique : Le meilleur des Hutin (*Soirée de lecture des meilleurs éditoriaux*) » (cf. l'invitation, dernière page de ce cahier). Ne pouvant avoir lieu en intérieur, elle aura lieu en première partie, vers 19 heures, en plein air, devant le n° 38 de la rue du Pré-Botté.

« Il se nommait Hutin, était le fils d'un cafetier d'Yvetot, et avait su, en dix-huit mois, devenir un des premiers vendeurs, par une souplesse de nature, une continuelle caresse de flatterie [...] »

E. Zola, *Au bonheur des Dames*.

Lettre à Paul Hutin, père fondateur de la dynastie des Lariflette.

—

Nous ne savons vraiment pas si tu la reconnaîtrais ta ville, Paul Hutin, ou enfin celle que tu as choisie pour lancer ta carrière, lui faire prendre son envol, avant d'atteindre les sommets. Elle a changé et aujourd'hui les personnalités comme la tienne sont rares. Tous les esprits avertis en conviennent : comme il nous manque ce Paul Hutin ! Que ne trouverait-il à dire devant les médiocres spectacles proposés par les sphères culturelles et adoubés, subventionnés par les édiles locaux. Il n'y a rien à sauver mon cher Paul, hormis bien entendu le journal que tu as créé. La vie serait bien difficile à Rennes s'il n'y avait pas *Ouest-France*, seule entreprise d'envergure et qui ose chaque jour prendre des risques et explorer les mécanismes du rire le plus subtile qui soit.

Oui, Paul Hutin, des artistes de ton acabit son rares à Rennes, excepté bien entendu tes descendants qui sont comme un prolongement de toi. Ton sperme est sans aucun doute porteur du gène comique et l'on espère qu'il permettra de cloner encore beaucoup de grands comiques. Nous avons confiance dans les pouvoirs de la science. Sans toi, Paul Hutin, la vie serait sans intérêt, pâle et ennuyeuse comme les prestations scéniques des artistes qui se succèdent sur la scène poussiéreuse de ce vieux TNB, dans les hangars concentrationnaires des *Transmusicales* où le public parqué comme du bétail applaudit des nuls sponsorisés par des vendeurs de quincaillerie *high tech*, applaudit des rockers boutonneux qui ne valent pas mieux que les yéyés ringards dont les tronches s'étaient en 1964 sur les posters de *Salut les copains !* et que la jeunesse décérébrée, et *brain-washed* par l'idéologie yankee de cette vieille crapule d'Oncle Sam, collait sur ses murs. Comme tu nous manques cher Paul Hutin ! Heureusement que tu nous as légué *Ouest-France* et nous pensons beaucoup à toi chaque fois que nous lisons ce journal, c'est-à-dire chaque jour, car il nous faut bien supporter la vie rennaise et ses tartuffes toujours prompts à inventer un *événement* plus débile que le précédent, à organiser une fête plus ignoble que celle du mois précédent. Leur imagination machiavélique semble sans bornes. Quand ils fêtent les dix ans du *Jardin moderne*, c'est escortés, protégés par une escouade de vigiles et de chiens de garde dont la fonction est d'interdire l'entrée aux indésirables de la plèbe qui aimeraient eux aussi s'étourdir avec quelque champagne, offert par les subventions d'une mairie PS, le temps d'une soirée. Quand ces tartuffes offrent avec condescendance au peuple un opéra, c'est sur écran géant, place de la mairie, parce qu'il ne leur viendrait jamais à l'idée que ce peuple-là puisse avoir le désir d'écouter un opéra dans de bonnes conditions acoustiques, c'est à dire dans l'opéra qui est juste à côté et dont il suffit d'ouvrir les portes. Mais ces portes ne s'ouvriront pas si elles ne sont pas forcées. Et les édiles locaux, prosternés devant

le totem des technologies nouvelles, regardent ce même soir, ce même opéra, dans les salons de l'hôtel de ville, sur un écran 3D.

Ah cher Paul Hutin, comme ton humour cinglant nous manque ! Il n'y a rien à conserver de cette ville sinon *Ouest-France* ! Les autres journaux n'ont pas le sens de l'humour. Quand *Libération* organise un forum sur la crise et vante les vertus de notre démocratie actuelle, il faut dix cars de gardes mobiles, armés comme s'il s'agissait de pacifier une ville rebelle d'Algérie au temps de la colonisation, pour sécuriser les lieux. Ce n'est qu'une fois le quartier sécurisé, le TNB sous contrôle et entouré par des lignes de barrières métalliques, le public filtré et sélectionné pour applaudir nos leaders populaires, que peut s'élever dans les airs l'hymne à la démocratie et au marché chanté par ces choristes qui n'ont rien à envier à ceux qui, ailleurs, chantent, dans d'autres démocraties populaires, les louanges d'un système tout aussi pourri et détestable que le nôtre.

Ah cher Paul Hutin, avec toi le journalisme c'était autre chose, c'était un art où se mêlaient un humour visionnaire et une prose enflammée et inspirée. Tu as pris les risques que l'on prend toujours quand on est un véritable artiste : celui de rater son coup, de ne pas être compris, d'être ridicule. Ce courage du véritable artiste, tu l'as toujours eu. Tu as pris des risques parce que tu le devais à ton public et que pour toi la vie était un spectacle permanent. Il n'y avait pas de différence entre l'art et la vie, pas de séparation. Ta vie, Paul Hutin, était un happening, une performance, un gag qui durerait une vie entière.

La meilleure pièce de théâtre dans laquelle tu as joué est celle des tes débuts, quand tu épouses cette horrible mégère de la bourgeoisie, Magdeleine Desgrées du Loû, par pure ambition personnelle, par pur arrivisme. Le début est assez classique : le jeune ambitieux qui débarque de l'est de la France et, un peu à la manière d'un Rastignac de seconde zone, conquiert par un mariage opportun une position privilégiée dans la bourgeoisie locale. Tu te retrouves secrétaire général de *L'Ouest Eclair*. Mais ça ne s'arrête pas là et c'est là que la pièce prend toute son ampleur, que les rebondissements s'enchaînent : la guerre arrive, les Allemands occupent la France, le Maréchal Pétain est au pouvoir. La famille Desgrée du Loû collabore tout naturellement parce que sa tradition, ses valeurs, son histoire la portent à soutenir le Maréchal et *L'Ouest Eclair* s'avère être l'un des journaux français les plus collaborationnistes. Et c'est à ce moment-là que tu quittes la ville. Tu pars à la campagne. De temps en temps tu fais un saut au journal collabo parce que tout de même on est de la même famille et qu'on ne va pas se fâcher pour si peu. Et à la fin de la guerre, au moment de la libération, comédien génial tu parviens à te faire passer pour un résistant. Ton jeu n'est pas toujours au point mais il fonctionne, oui, il fonctionne même plutôt bien. La scène à vélo est vraiment belle. La campagne d'Ille-et-Vilaine est très verte, il fait grand soleil et toi tu pédales comme un fou pour arriver à Rennes en même temps que ceux qui vont libérer cette ville. Eux sont dans des jeeps, tout auréolés de la gloire que leur ont valu leurs actions de résistance. Ils entrent en vainqueurs dans les villes. Et toi Paul Hutin, tu es là sur ton vélo, à pédaler très dur, sous un soleil de plomb. Tu veux à tout prix arriver en même temps qu'eux car tu sais que dans la confusion générale tu seras associé aux résistants. Mais il faut pédaler vite. Tu

grimaces et tu tires la langue. On dirait Buster Keaton ou Charlot. Dans la grande débandade générale, il y en a un qui ne perd pas le nord et pense à sa carrière, à son bureau du Pré Botté, c'est ce bon vieux Paul Hutin. Paul Hutin sur son vélo, obsédé par une seule chose : retrouver son bureau, alors que tout autour n'est que chaos, bouleversements historiques, etc. C'est l'une des scènes les plus drôles de cette époque. Et c'est aussi le début du corps comique : Paul Hutin pédalant, manquant de se faire renverser par une jeep, de tomber dans un fossé... Il faut voir comme il bouge dans l'espace, comme son corps se déhanche, comme son visage est expressif, on y lit l'ambition, l'espoir, le désir et le doute parfois (va-t-on vraiment y arriver ?). Cette scène d'anthologie est restée gravée dans beaucoup d'esprits.

La suite n'est pas mal non plus. Alors que personne n'y croit, toi Paul Hutin, le gendre idéal de la famille Desgrée du Loû, de la famille catholique, collabo et pétainiste, toi le gendre idéal de toute famille ayant un certain goût pour les traditions, l'ordre, la religion et le fascisme, tu parviens à reprendre *L'Ouest Eclair* et cela à la barbe des vrais résistants. Le comique qui pédalait et suait un peu plus tôt se retrouve à la tête d'un journal très influent. Les résistants n'ont pas apprécié ce retournement comique. Le journal des collabos, tout en restant aux mains de la même famille (les Desgrée du Loû), se présentait comme le journal des résistants. Encore un rôle de composition pour toi Paul Hutin et tu l'as interprété avec brio. Comment es-tu parvenu à rentrer dans ce rôle avec autant de naturel ? Cette transformation était à peine croyable. On ne te reconnaissait plus. C'était comme si tu avais été vraiment un résistant, que tu avais connu le maquis et la clandestinité. Ton jeu était incroyable de vérité et de justesse. Bien entendu, tu ne t'étais pas départi de ta puissance comique et, même dans un rôle de résistant de la 25^{ème} heure, tu parvenais à faire rire aux larmes. Tes diatribes contre les collabos, tes appels aux meurtres et à l'épuration, « *France tu te relèveras dans la mesure où tu châtieras* » (*Ouest-France* des 26 et 27 août 1944), de la part d'un membre d'une famille de collabos notoires, de la part d'un bigot militariste, c'était d'un humour très osé, très dérangeant, à la limite de ce dont l'époque pouvait rire. Mais tu as su jouer avec ces limites, conscient que le rire véritable est un rire des expériences limites. Tu n'as pas, à l'époque, toujours été compris et certains trop facilement t'ont traité de salopard. Ils ne pouvaient pas comprendre cet humour d'un genre nouveau. Tu refusais les blagues et les sketches faciles, tu prenais l'époque à bras le corps. Tu plongeais dans la boue et le glauque. Tes articles, tes éditos : de l'humour qui dérange. Les imbéciles t'ont pris au premier degré avec cette logique simpliste : s'il écrit cela, c'est qu'il le pense vraiment ! Comme des enfants de quatre ans, ils étaient incapables de comprendre le second degré. Tes appels à l'épuration, c'était seulement pour faire rire d'un homme qui se met toujours du côté des puissants, d'un homme qui sent le vent tourner et en rajoute ; c'était pour faire rire de toi. Dans l'après-guerre, tes éditos si drôles ont permis à beaucoup de gens, ceux qui comprenaient ton humour, et ils étaient nombreux, de supporter les difficultés du temps. Il fallait bien rire aussi de cette période, de la collaboration, de l'épuration, des retournements de veste. Ta devise n'a-t-elle pas toujours été : rions de tout, absolument de tout ? Tu n'es pas tombé dans la facilité, dans un rire facile et gras. Le tien était complexe, efficace et souvent dérangeant.

Paul Hutin, heureusement que tu as existé et que tu nous as offert *Ouest-France* ! Les occasions de rire seraient bien rares s'il n'y avait pas *Ouest-France* et la famille Hutin. Vous êtes les Zavatta de la presse. Dès qu'il en meurt un, un autre prend la suite. Une vraie dynastie du rire. *Ouest-France* est devenue une institution et chaque jour, on lit ce journal pour RIRE. C'est Lariflette qui écrit les éditos, les articles de politique générale, les commentaires poujadistes sur la place de la République ! François-Régis, Jeanne Emmanuelle ne sont pas seulement tes descendants, Paul Hutin, ce sont aussi et surtout ceux de Lariflette. Toi-même tu étais une espèce de Lariflette, Paul Hutin, et nous te rendons hommage pour cela. Tu as inauguré la dynastie des Lariflette.

Jeanne Emmanuelle Lariflette est promise à une grande et longue carrière. Qu'est-ce qu'elle peut être drôle, surtout quand elle parle de l'Europe ! Plusieurs fois il nous a semblé qu'elle était sérieuse et puis nous nous sommes repris : nous savons qu'elle déconne ! Elle tient de ce sacré Paul Hutin ! On a beau savoir que c'est de l'humour, parfois on se laisse prendre et on est alors persuadé qu'elle croit vraiment à ce qu'elle écrit, surtout quand elle joue la sermonneuse qui s'adresse à ses lecteurs comme à des enfants débiles ; c'est ce personnage que nous préférons. Tous ces grands mots qu'elle emploie pour dire des trucs aussi débiles ! Mais où va-t-elle chercher tout ça ? Quelle imagination ! Et l'autre François-Régis Lariflette à côté qui écrit ses éditos comme s'il savait tout alors qu'il n'a jamais quitté son petit milieu privilégié, qui prend lui aussi ses grands airs pour parler du *travail*, du *progrès*, de la *liberté*, de l'*effort*, alors que c'est d'abord un héritier d'une vieille bourgeoisie conservatrice. Ah, lui aussi il est très fort ! Nous avons oublié le sujet de son dernier édito car nous n'avons pas de mémoire pour nous souvenir des blagues, surtout quand elles sont drôles, mais nous croyons que ça parlait de la crise, des Français qui avaient peur et puis la chute (vraiment très bonne, efficace), c'était François-Régis qui donnait la voie à suivre et qui se présentait comme le guide pour sortir de la crise ! « Oui je m'appelle François Régis... euh... j'ai réfléchi à tout ça, j'ai la solution, si si vous avez très peur... suivez-moi... » Tout l'édito était de ce tonneau et d'une puissance comique incroyable, tout en subtilité, jouant sur les niveaux de sens, les décalages (décalage notamment entre l'aristo catho un peu bêta et son discours où il se présente comme une sorte de guide qui a beaucoup réfléchi à toutes sortes de problèmes très sérieux). Du comique de très haut niveau ; chapeau bas l'artiste !

Quand on pense, cher Paul Hutin, que certains critiques, qui n'ont jamais rien compris à l'humour Hutin, ont écrit qu'il eût été préférable que tu crèves dans une tranchée à Verdun, un obus dans le cul et une croix autour du cou, on tremble à l'idée de ce dont nous aurions été privés. Sans toi, jamais *Ouest-France* n'aurait vu le jour, ni François-Régis, ni Jeanne Emmanuelle, ni tous ceux qui suivront. Ta progéniture se débrouille vraiment très bien, Paul Hutin. Comme toi, elle explore un comique qui investit des thèmes très contemporains tout en étant complètement à côté de la plaque. Ce n'est pas seulement de l'humour décalé comme on en trouve beaucoup aujourd'hui. C'est un jeu qui associe modernité et archaïsme. L'humour Hutin est une sorte de produit de contrebande : transporter la contrebande la plus archaïque sur les chars à banc de la modernité, voilà l'enjeu

de l'humour Hutin. Il s'agit toujours de rire de la manière dont les idées les plus réactionnaires prennent l'apparence des idées progressistes. Chaque nouvel édito de *Ouest-France* nous en donne une illustration.

Puisses-tu ne jamais t'éteindre dynastie Hutin ! Il y a sans doute déjà un petit Hutin, sorti tout droit du vagin prout-prout de Jeanne Emmanuelle, qui s'entraîne quelque part, répète ses sketches, les teste dans quelque rallye aristocratique, quelque communauté scout. Lui aussi doit donner cette impression d'être né vieux comme on naît avec une calvitie ou une ménopause. De quels nouveaux thèmes va-t-il s'emparer ce petit Hutin ? On a hâte de le découvrir. Pour se différencier de ses illustres aïeux, il va nécessairement, lui aussi, récupérer les thèmes qui sont dans l'air du temps. Il va devoir se distinguer et, en bon alchimiste, transformer les vieilles idées en idées neuves. Nous ne doutons pas une seconde qu'il réussira à renouveler le rire Hutin, tout en conservant ce qui fait sa force et sa puissance comique.

Puisses-tu ne jamais mourir dynastie Hutin et continuer, toujours, à nous faire rire, comme tu le fais chaque jour et depuis si longtemps. Nous savons pourtant que derrière ton rire se cache quelque blessure secrète et mystérieuse. Il y a derrière les sourires de François-Régis la même expression de tristesse que dans les yeux des gorilles qui, assis sur leur cul derrière les grilles du zoo, restent hantés par le souvenir de la forêt où ils régnaient, autrefois, en maîtres. Il affleure et sourd dans les blagues de Jeanne Emmanuelle ce désespoir immense qu'on rencontre souvent chez les guenons captives et séparées de leur progéniture. Jeanne Emmanuelle parle au peuple comme à un enfant, et ne veut pas voir que ce peuple n'est plus, justement, un enfant. Elle divague comme une mère éplorée et folle qui pleure la mort de son bambin, sans l'accepter.

Espérons que ce maternalisme d'un autre âge ne dissimule pas chez elle un utérus impropre à la procréation, qui signerait l'intolérable fin de la dynastie des Lariflette. Rennes a encore des larmes de rire à verser. Nous supplions donc Jeanne Emmanuelle de nous pondre un héritier qui soit à la hauteur de ses prédécesseurs, et de ne jamais succomber à la tentation qui guette les grands comiques devenus stériles : finir en beauté, comme le vieux Zavatta, en se tirant une balle dans la tête.

—

Institut de démobilisation

« Was ist es denn, das Ruh hier nötig macht ? »
Kleist, *Penthésilée*.

L'Institut de démobilisation présente :

Grande soirée comique

Ouest-France

Lecture des meilleurs éditoriaux de Jean Boissonnat, Paul Burel, François-Régis Hutin, Jeanne Emmanuelle Hutin, Jean-Yves Boulic ainsi qu'un florilège de leurs plus belles feuilles sur la crise, la Démocratie, la fête, les pauvres et la grogne sociale.*



**François-
Régis
Hutin**



**Jean-
Yves
Boulic**



**Paul
Burel**



**Jeanne
Emmanuelle
Hutin**



**Jean
Boissonnat**

Le samedi 6 juin à 20h30 à Nantes.

Le lundi 8 juin à 19h00 à Rezé.

Le jeudi 11 juin à 21h00 à Vitré.

Le vendredi 12 juin à 20h30 à Rennes.

—
Pour plus de renseignements ou pour obtenir nos études préparatoires et matériaux variés, contactez-nous à l'adresse suivante : *Institut de démobilisation*, i2d@no-log.org ou visitez notre dépôt Internet : <http://i2d.blog-libre.net>

* Textes sélectionnés par l'Institut de démobilisation et lus par Jean-Baptiste Deslondes, de la *Comédie Française*.